KRISENWAHRNEHMUNGEN IN DEUTSCHLAND UM 1900. – ZEITSCHRIFTEN ALS FOREN DER UMBRUCHSZEIT IM WILHELMINISCHEN REICH

PERCEPTIONS DE LA CRISE EN ALLEMAGNE AU DÉBUT DU XXE SIÈCLE. – LES PÉRIODIQUES ET LA MUTATION DE LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE À L'ÉPOQUE WILHELMIENNE

Herausgegeben von / Edité par
Michel Grunewald & Uwe Puschner

CONVERGENCES

PETER LANG

Die vermittelte oder erlebte Erfahrung eines beschleunigten Wandels in allen Bereichen von Staat und Gesellschaft charakterisierte über alle gesellschaftlichen Schichten und sozialmoralischen Milieus hinweg die Wahrnehmungshorizonte und den Gefühlhaushalt der Menschen in der wilhelminischen Epoche. Die Zeitschriften als Seismographen ihrer Gegenwart fangen diese Krisen- und Umbruchsstimmung ein. Denn als Leitmedium des ausgehenden 19. und beginnenden 20. Jahrhunderts sind sie maßgebliche gesellschaftliche Instanzen bei der Diagnose der Ursachen für Krise und Umbruch sowie bei der Formulierung von Krisenbewältigungs- und Zukunftskonzepten für deren Überwindung. Der aus einer Tagung des *Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine (CEGIL)* an der *Université Paul Verlaine* in Metz hervorgegangene Sammelband lotet in 22 Fallstudien die Bedeutung der Zeitschriften in der und für die Gesellschaft des Wilhelminischen Kaiserreichs hinsichtlich ihrer zeitspezifischen Krisen- und Umbruchswahrnehmungen und Krisenbewältigungsstrategien aus.

Dieses Buch enthält 23 Beiträge auf Deutsch und 4 Beiträge auf Französisch. Ce livre contient 23 contributions en allemand et 4 contributions en français.

Michel Grunewald, Professeur de civilisation allemande à l'Université Paul Verlaine – Metz et directeur du Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine (CEGIL), auteur notamment de publications sur la littérature allemande de l'exil, les relations franco-allemandes, les milieux intellectuels allemands, les germanistes français, Moeller van de Bruck et l'idéologie conservatrice et nationaliste.

Uwe Puschner, Professor am Friedrich-Meinecke-Institut der Freien Universität Berlin, Mitglied des Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine (CEGIL) der Université Paul Verlaine – Metz, Autor zahlreicher Publikationen zu Themen der Geschichte des 18. bis 20. Jahrhunderts.

KRISENWAHRNEHMUNGEN IN DEUTSCHLAND UM 1900. – ZEITSCHRIFTEN ALS FOREN DER UMBRUCHSZEIT IM WILHELMINISCHEN REICH

PERCEPTIONS DE LA CRISE EN ALLEMAGNE AU DÉBUT DU XXE SIÈCLE. – LES PÉRIODIQUES ET LA MUTATION DE LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE À L'ÉPOQUE WILHELMIENNE

La collection **CONVERGENCES,** publiée avec le concours du Centre d'études germaniques interculturelles de Lorraine (CEGIL) de l'Université Paul Verlaine de Metz avec l'appui d'un comité de lecture franco-allemand, réserve une place privilégiée à des ouvrages relatifs aux périodiques culturels et politiques considérés comme expressions de l'opinion publique, des mouvements d'idées, des mentalités ainsi que des phénomènes culturels et sociaux pris dans leur ensembles.

CONVERGENCES est une collection d'esprit pluraliste et interdisciplinaire. Elle est vouée à la fois à la rencontre des méthodologies et des champs disciplinaires en lettres et sciences humaines ainsi qu'à l'étude des phénomènes d'interculturalité envisagés sous leurs formes les plus diverses.
La collection est ouverte à des travaux qui concernent de manière prioritaire – mais non exclusive – l'aire culturelle germanique, les relations franco-allemandes et les transferts culturels.

Collection publiée sous la direction de Michel Grunewald

C O N V E R G E N C E S

Vol. 55

KRISENWAHRNEHMUNGEN IN DEUTSCHLAND UM 1900. – ZEITSCHRIFTEN ALS FOREN DER UMBRUCHSZEIT IM WILHELMINISCHEN REICH

*PERCEPTIONS DE LA CRISE EN ALLEMAGNE AU DÉBUT DU XX*E *SIÈCLE.* – LES PÉRIODIQUES ET LA MUTATION DE LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE À L'ÉPOQUE WILHELMIENNE

Edité par / Herausgegeben von
Michel Grunewald & Uwe Puschner

PETER LANG
Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Oxford • Wien

Bibliografische Information Der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über ‹http://dnb.d-nb.de› abrufbar.

Cet ouvrage et la manifestation qui en a permis la mise au point ont pu voir le jour grâce aux soutiens financiers de la Gerda Henkel Stiftung (Düsseldorf), de la Région Lorraine, de la Communauté d'agglomération Metz-Métropole, du Crédit Mutuel Enseignant 57 ainsi que de l'Université Paul Verlaine – Metz.

ISBN 978-3-0352-0040-9
ISSN 1421-2854

© Peter Lang AG, Internationaler Verlag der Wissenschaften, Bern 2010
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Bern
info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Alle Rechte vorbehalten.
Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt.
Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar.
Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Printed in Switzerland

La conviction de vivre un processus d'accélération de l'histoire et une crise qui englobait tous les aspects de la vie politique, sociale et économique était commune à l'ensemble des milieux qui constituaient la société allemande de l'ère wilhelminienne. C'est ce que nous apprennent les revues qui, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle constituaient le vecteur essentiel de la communication sur les grands sujets culturels, politiques et littéraires de l'époque. Ces revues ont joué un rôle de premier plan dans l'établissement du diagnostic de l'état de la société pendant les années 1890-1914, dans la formulation de possibles scénarios de résolution de la crise perçue par elles ainsi que dans la diffusion de la vision d'un avenir postérieur à cette crise et aux mutations générées par elle. Ce sont ces questionnements qui se situent au centre du présent volume, issu d'un colloque international qui a eu lieu du 5 au 7 décembre 2007 à l'Université Paul Verlaine – Metz dans le cadre de la coopération entre le Centre d'études germaniques interculturelles de Lorraine et le Friedrich Meinecke Institut de la Freie Universität Berlin.

All the circles constituting German society during the era of Kaiser Wilhelm II held the belief that they were going through an accelerated historical process as well as a crisis involving all aspects of political, social and economic life. That is what we learn in the periodicals, which at the turn of the 20th century were the essential source of communication on the major cultural, political and literary subjects of the time. Those periodicals played an important part in monitoring the state of society during the 1890-1914 years, in devising possible scenarios to solve the crisis they perceived, as well as in the way they conveyed the vision of a future after the crisis and the changes it generated. Those questions are addressed in the present volume, which publishes the proceedings of an international conference held on December 5-7th, 2007, at the Paul Verlaine University of Metz, organized jointly by the Lorraine Intercultural Research Centre for Germanic Studies and the Friedrich Meinecke Institute of the Freie Universität in Berlin.

Remerciements

Le colloque international dont nous publions ici les résultats a eu lieu du 5 au 7 décembre 2007 dans le cadre de la coopération entre le Centre d'études germaniques interculturelles de Lorraine de l'Université Paul Verlaine – Metz, et le Friedrich Meinecke Institut de la Freie Universität Berlin.

Nous remercions très vivement pour leur soutien financier la Gerda Henkel Stiftung (Düsseldorf), la Région Lorraine, la Communauté d'agglomération Metz-Métropole, le Crédit Mutuel Enseignant 57 ainsi que l'Université Paul Verlaine – Metz.

Le présent ouvrage a été composé par Mme Bernadette DEBIASI, que nous tenons ici à remercier très sincèrement pour son aide efficace et son dévouement.

Inhaltsverzeichnis / Table des matières

Vorbemerkungen / Avant-propos

Michel GRUNEWALD und Uwe PUSCHNER
Vorbemerkungen 3

I.
Signaturen der Epoche – Ein Problemaufriss
Une époque et ses spécificités – Etat de la question

Rüdiger VOM BRUCH
Das wilhelminische Kaiserreich:
eine Zeit der Krise und des Umbruchs 9

Gilbert MERLIO
Kulturkritik um 1900 25

Reiner MARCOWITZ
Vom Bismarckismus zum Wilhelminismus
Krise und Umbruch in der deutschen Außenpolitik 53

II.
Krisenwahrnehmungen – Fallstudien
Perceptions de la crise – Etudes de cas

II.1. Konfessionelle Perspektiven / Visions confessionnelles

Hans Manfred BOCK
Modernitätskrise und Fortschrittsoptimismus
in der *Christlichen Welt* um 1900 73

Klaus GROßE KRACHT
Von der «sozialen Frage» zur «sozialen Mündigkeit»
Der Volksverein für das katholische Deutschland
und seine Verbandszeitschrift um 1900 95

Christopher DOWE
Die Krise der Anderen oder die eigene Chance
Katholische Studierende und Akademiker und ihre
Verbandsorgane um 1900 115

Olaf BLASCHKE
Krise der Männlichkeit um 1900?
Die *Monatsblätter für die katholische Männerwelt* 133

Judith CIMINSKI
Zwischen «Untergang» und «kultureller Wiedergeburt»
Jüdische Krisenerfahrung in der Zeitschrift *Ost und West*
in den Jahren 1901-1914 153

II.2. Sozialistische, liberale, konservative und nationalistische Perspektiven / Visions socialistes, libérales, conservatrices et nationalistes

Michel DURAND
La revue *Die Gesellschaft* face aux incertitudes
de l'ère wilhelminienne, de 1888 à 1902 179

Philippe ALEXANDRE
La société allemande et les défis de la modernité
Points de vue libéraux dans les *Süddeutsche Monatshefte* (1904-1914) 195

Michel GRUNEWALD
Krise und Umbruch im wilhelminischen Deutschland
aus der Sicht der *Preußischen Jahrbücher* (1890-1914) 215

Dagmar BUSSIEK
«Das Vaterland über der Partei!»
Die Konservative Monatsschrift 1905-1918 241

Björn HOFMEISTER
Radikaler Nationalismus und politische Öffentlichkeit
Der Alldeutsche Verband und die *Alldeutschen Blätter* 263

Gregor HUFENREUTER
Wege aus den «inneren Krisen» der modernen Kultur durch
«folgerichtige Anwendung der natürlichen Entwicklungslehre»
Die *Politisch-Anthropologische Revue* (1902-1914) 281

II.3. Kulturbürgerliche Perspektiven / Visions de revues culturelles

Laura PACHTNER
Die *Deutsche Rundschau*
Bildungsbürgerliche Liberalität und Kulturkonservatismus 297

Simone ORZECHOWSKI
«Se battre pour l'avenir du peuple allemand»
L'approche résolument volontariste de la crise
dans la revue *Der Kunstwart* de 1887 à 1914 315

Henning HOLSTEN
Von der «Bismarck-Krisis» zur «Kaiserkrisis»
Maximilian Harden und die *Zukunft* 331

Jens FLEMMING
«Wir stehen am Morgen einer kerngesunden Zeit»
Die Moderne und die *Jugend* in der Epoche um 1900 357

Hans-Christof KRAUS
Kunst, Religion und Politik
Die *Bayreuther Blätter* im wilhelminischen Deutschland 379

Maurice GODÉ
Polémique, métaphysique de l'art et radicalisme politique
Der Sturm de Herwarth Walden 401

Julia SCHRODA
Cosmopolis – drei Jahre *Internationale Revue*
im Dienst der europäischen Verständigung (1896-1898) 419

Barbara PICHT
Die Umschau
Von A wie Anatomie bis Z wie Zoologie:
Vertrauen in die Wissenschaft 439

II.4. Teilgesellschaftliche Perspektiven / Groupes et milieux spécifiques

Michael SEELIG
Der Kampf gegen die Moderne.
Krisenwahrnehmung und -bewältigung
im *Deutschen Adelsblatt* um 1900 451

Kirstin A. BUCHINGER
Die Dialektik der Krise:
Militärzeitschriften im Kaiserreich des *Fin de siècle* 477

Christina STANGE-FAYOS
Aufbruch statt Umbruch: Die Jahrhundertwende in *Die Frau*
Die Politisierung der Frauenbewegung um die
Jahrhundertwende am Beispiel der Zeitschrift *Die Frau*.....495

Ivonne MEYBOHM
Krisenwahrnehmung im *Wandervogel* (1907-1914) 509

III.
Rückblicke – Vorblicke
Rétrospectives et perspectives

Uwe PUSCHNER
Rückblicke, Vorblicke
Krisenbewußtsein und Umbruchserfahrung
im Augenblick der Jahrhundertwende 525

Zusammenfassungen 539

Résumés.....561

Register / Index.....581

Verzeichnis der Beiträgerinnen und Beiträger / Liste des auteurs.....589

VORBEMERKUNGEN

AVANT-PROPOS

Vorbemerkungen

Der nationalliberale Berliner Historiker Max Lenz umschrieb 1896 in der internationalen Zeitschrift *Cosmopolis* die im wilhelminischen Kaiserreich verbreitete deutsche *Fin-de-Siècle*-Stimmung mit den Worten, sein «Zeitalter [sei] nicht eben als ein behagliches zu betrachten».[1] Die Losung «Unzufriedenheit mit der Gegenwart, Misstrauen in die Zukunft» bildete seiner Ansicht nach den Grundton der zeitgenössischen Gesellschaft, wobei sich die hörbaren politischen Stimmen des kakophonen deutschen Krisenchores dennoch zum *cantus firmus* von gesellschaftlichem Niedergang, Auflösung der guten Ordnung, moralischem Verfall und allgegenwärtiger Dekadenz vereinten: «[D]ie Orthodoxen so gut wie die Liberalen und die Gleichgiltigen, die Verteidiger der Monarchie und der kapitalistischen Ordnung, wie die Sozialdemokraten und die Anarchisten, so wirr auch sonst ihre Klagen und Anklagen durch einander tönen mögen, darin stimmen sie doch überein, dass es keine Zeit gab so voll von Verwirrung und Zersetzung wie die von heute. Alltäglich liest und hört man es, dass eine Revolution vor der Tür stehe, eine Umwälzung nicht bloss des Staates, sondern der Gesellschaft und der Nationen, aller Lebensgewohnheiten, eine Umschmelzung aller überlieferten Vorstellungen von Recht und Sitte, der moralischen und der religiösen Begriffe.»[2]

Von einem die Erfahrung der Krise und des Umbruchs mit den Kriterien der damals jungen Wissenschaftsdisziplinen Psychologie und Psychiatrie fassenden «nervösen Zeitalter» sprachen die Zeitgenossen,[3] während die historische Forschung heute mit Bedacht auf die Unterschiede zwischen Staats-, Kultur- oder Naturkrisen sowie individuell-pathologischen Krisen abstellt. Allen Krisen gemeinsam ist nach Rudolf Vierhaus jedoch die

1 Max LENZ: *Jahrhunderts-Ende vor hundert Jahren und jetzt*. In: *Cosmopolis*. Internationale Revue 4 (1896), S. 271-289, Zit. S. 271; zu *Cosmopolis* vgl. neben dem Beitrag in diesem Sammelband jetzt Britta MARZI: *Die Zeitschrift Cosmopolis (1896-1898)*. Ein britisch-französisch-deutsches Periodikum im «Zeitalter des Nationalismus». Magisterarbeit Friedrich-Meinecke-Institut der Freien Universität Berlin 2009.

2 LENZ, S. 271.

3 Vgl. hierzu Volker ROELCKE: *Krankheit und Kulturkritik*. Psychiatrische Gesellschaftsdeutungen im bürgerlichen Zeitalter (1790-1914). Frankfurt a.M., New York 1999, bes. S. 122 ff.; vgl. in diesem Kontext auch Volker DREHSEN, Walter SPARN (Hrsg.): *Vom Weltbildwandel zur Weltanschauungsanalyse*. Krisenwahrnehmung und Krisenbewältigung um 1900. Berlin 1996, Georg BOLLENBECK: *Eine Geschichte der Kulturkritik*. Von J.J. Rousseau bis G. Anders, München 2007, bes. S. 199-215, u. Ralf KONERSMANN: *Kulturkritik*. Frankfurt a.M. 2008.

zeitliche Datierbarkeit ihrer Anfänge, Höhepunkte und Ausklänge, wobei die – in unserem Falle von den Zeitschriften der wilhelminischen Gesellschaft der Jahrhundertwende diagnostizierten – Verfallsprozesse der eigentlichen Krise vorausgingen und vermeintlich nicht mehr anders als mit einer Reform oder Revolution gestoppt und umgekehrt werden konnten.[4]

Als Krise bezeichnete Reinhart Koselleck in seiner geistesgeschichtliche mit soziologischen Bedingungsanalysen verknüpfenden Studie *Kritik und Krise* die neue Zeiterfahrung seit dem ausgehenden 18. Jahrhundert, wobei Krise als Faktor und Indikator eines epochalen Umbruchs «die Frage an die geschichtliche Zukunft» beschwört.[5] Die vermittelte oder erlebte Erfahrung eines beschleunigten Wandels aller Bereichen von Staat und Gesellschaft charakterisierte über alle gesellschaftlichen Schichten und sozialmoralischen Milieus hinweg die Wahrnehmungshorizonte und den Gefühlhaushalt der Menschen in der wilhelminischen Epoche, die der Historiker Martin Doerry in Übernahme des von dem zeitgenössischen Schriftsteller Hermann Conradi geprägten Begriff treffend als «Übergangsmenschen» bezeichnete.[6]

Die Reaktionen auf diesen aus Sicht der Zeitgenossen umstürzenden Transformationsprozeß, der von einem vermeintlichen Kampf polarer Kräfte in Politik und Gesellschaft ausgelöst wurde, waren höchst unterschiedlich: Sie oszillierten zwischen Pessimismus und Optimismus in den Zukunftsprognosen, und vielfältig wie die Ängste und Befürchtungen, wie die Bedenken und wie die Kritik an der Gegenwart und den daraus prognostizierten Erwartungen und Hoffnungen für die Zukunft waren auch die Konzepte für den Weg aus und zur Überwindung der gefühlten und realen, in jedem Fall multiplen Krise.

4 Rudolf VIERHAUS: *Krisen*. In: Stefan JORDAN (Hrsg.): *Lexikon Geschichtswissenschaft*. Hundert Grundbegriffe. Stuttgart 2002, S. 193-197; zum Krisen-Begriff aus historischer Perspektive vgl. ferner Reinhart KOSELLECK: *Krise*. In: *Geschichtliche Grundbegriffe*. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland. Hrsg. v. Otto BRUNNER, Werner CONZE u. Reinhart KOSELLECK. Bd. 3. Stuttgart 1982, S. 617-650; DERS.: *Einige Fragen an die Begriffsgeschichte «Krise»*. In: DERS.: *Begriffsgeschichten*. Studien zur Semantik und Pragmatik der politischen und sozialen Sprache. Frankfurt a.M. 2006, S. 203-217, u. Rudolf VIERHAUS: *Zum Problem historischer Krisen*. In: Karl-Georg FABER, Christian MEIER (Hrsg.): *Historische Prozesse* (= Theorie der Geschichte. Beiträge zur Historik, Bd. 2). München 1978, S. 313-329.

5 Reinhart KOSELLECK: *Kritik und Krise*. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt. Frankfurt a.M. 3. Aufl. 1979, S. 105.

6 Martin DOERRY: *Übergangsmenschen*. Die Mentalität der Wilheminer und die Krise des Kaiserreichs. Weinheim, München 1986; Hermann CONRADI: *Ein Kandidat der Zukunft – Uebergangsmenschen* (Bruchstück) 1889. In: DERS.: *Gesammelte Schriften*. Hrsg. v. Gustav Werner PETERS. Bd. 3. München, Leipzig 1913, S. 447-481.

Da die Zeitschriften als Seismographen ihrer Gegenwart erscheinen, wie das eingangs beschriebene Beispiel aus *Cosmopolis* veranschaulicht, fangen sie diese Krisen- und Umbruchsstimmung nicht nur ein.[7] Als Leitmedium des ausgehenden 19. und beginnenden 20. Jahrhunderts sind sie vielmehr maßgebliche gesellschaftliche Instanzen bei der Diagnose der Ursachen für Krise und Umbruch sowie bei der Formulierung von Krisenbewältigungs- und Zukunftskonzepten für deren Überwindung.

Es sind diese Leitgedanken, die im Mittelpunkt der 2007 vom *Centre d'Etudes Germaniques Interculturelles de Lorraine (CEGIL)* an der *Université Paul Verlaine* in Metz initiierten interdisziplinären Tagung gestanden haben, aus der der vorliegende Band hervorgegangen ist, der nach drei einführenden Aufsätzen 22 nach milieu-, gesellschafts- und weltanschauungs- bzw. ideologiespezifischen Kriterien ausgewählte Zeitschriften vorstellt. In den einzelnen Beiträgen werden folgende Leitfragen aufgegriffen und beantwortet:

1) Wie war die spezifische Wahrnehmung von Krise und Umbruch?
2) Welche Ursachen benannten die jeweiligen Zeitschriften hierfür?
3) Welche Krisenbewältigungs- und Zukunftskonzepten schlugen sie vor?
4) Inwieweit bestand ein Zusammenhang zwischen Krisendiagnose sowie Krisenbewältigungsvorschlag und der milieubestimmten, gesellschaftlichen und weltanschaulich-ideologischen Verortung der verschiedenen Zeitschriften?

Ziel des Forschungsprojektes, an dem vornehmlich französische und deutsche Kolleginnen und Kollegen aus der Geschichts- und Literaturwissenschaft sowie der Politologie beteiligt waren, war letztlich, die Bedeutung der Zeitschriften in der und für die Gesellschaft des Wilhelminischen Kaiserreichs hinsichtlich ihrer zeitspezifischen Krisen- und Umbruchswahrnehmungen und Krisenbewältigungsstrategien auszuloten.

Der Dank aller Beteiligten, insbesondere aber der Initiatoren der Tagung «Crise et mutation de la société en Allemagne à l'époque wilhelmienne. Les périodiques comme forums de discussion sur la crise de la société allemande des années 1900 / Krise und Umbruch in der deutschen Gesellschaft in der wilhelminischen Epoche. Zeitschriften als Diskussionsforen der Umbruchszeit um 1900» und der Herausgeber dieser Publikation gilt der *Gerda Henkel Stiftung* in Düsseldorf, die das Forschungsprojekt großzügig und unbürokratisch

7 Vgl. hierzu beispielsweise Andrea HOPP: *Zwischen Kulturpessimismus und Avantgarde*. Die Kulturzeitschrift als Indikator für die Krise des Fin de siècle. In. Michael GRAETZ, Aram MATTIOLI (Hrsg.): *Krisenwahrnehmung im Fin de siècle*. Jüdische und katholische Bildungseliten in Deutschland und der Schweiz (= Clio Lucernensis, Bd. 4). Zürich 1997, S. 303-321.

unterstützt hat. Weiterhin danken wir für finanzielle Unterstützung der *Université Paul Verlaine Metz*, des *Conseil Régional de Lorraine*, der *Communauté d'Agglomération Metz Métropole* und der *Crédit Mutuel*.

Michel GRUNEWALD Uwe PUSCHNER
August 2009

I.

Signaturen der Epoche
Ein Problemaufriss

Une époque et ses spécificités
Etat de la question

Das wilhelminische Kaiserreich: eine Zeit der Krise und des Umbruchs

Ein Essay

Rüdiger VOM BRUCH

Der nachfolgende Essay versteht sich als ein Kaleidoskop, der in sieben Abschnitten markante Aspekte einer ungewöhnlich dynamischen Umbruchszeit einzufangen sucht, welche den einen als Ende eines relativ beschaulichen bürgerlichen Zeitalters erscheint, einer «Welt von gestern» wie Stefan Zweig seine Memoiren überschrieben hat, den anderen als eine Epoche, in der geistige und künstlerische Strömungen in atemberaubender Folge einander ablösten und in der zeitgleich unterschiedlichste Gegensätzlichkeiten aufeinander prallten.

Nach einem *einleitenden Blick* auf die Zeit um 1900 als «Umbruchszeit» mustert der *zweite Abschnitt* in fünf von einander abgesetzten Zugriffen markante Widersprüchlichkeiten jener Zeit im Spiegel historiographischer Kontraste. Ein *dritter Abschnitt* skizziert in örtlicher Verdichtung am Beispiel Berlins zeitgleiche topographische Kontraste um 1900. Der *vierte Abschnitt* richtet die Sonde auf den Beginn des sog. Wilhelminischen Zeitalters und fragt nach markanten Zäsuren um 1890. Der *fünfte Abschnitt* wendet sich unter dem Aspekt kulturelle Frage und Weltanschauungsbedarf einem vorherrschenden Zeitgefühl um 1900 als Scheitelpunkt der wilhelminischen Zeit zu. Im *sechsten Abschnitt* steht ein Verlust aller Vertrautheiten in Kultur und Wissenschaft um 1910 im Mittelpunkt. Der abschließende *siebte Abschnitt* diskutiert knapp die Jahre seit 1911 als Vorkriegszeit.

Krisenwahrnehmungen in Deutschland um 1900. – Zeitschriften als Foren der Umbruchszeit im wilhelminischen Reich / *Perceptions de la crise en Allemagne au début du XXe siècle*. – Les périodiques et la mutation de la société allemande à l'époque wilhelmienne. Herausgegeben von / Etudes réunies par Michel GRUNEWALD und / et Uwe PUSCHNER. Berne: Peter Lang 2010. ISBN 978-3-03911-743-7.

I.

Es wird genauer zu fragen sein, inwiefern die Jahrzehnte zwischen 1890 und 1918, gemeinhin als wilhelminisches Zeitalter gekennzeichnet, als eine spezifische Krisen- und Umbruchszeit wahrzunehmen sind, beobachten wir doch insgesamt eine säkular beschleunigte Dynamik der neueren Geschichte zwischen Spätaufklärung und Französischer Revolution einerseits, der tiefgreifenden Erschütterung des Weltstaatensytems und insbesondere der deutschen Gesellschaft im ersten Drittel des 20. Jahrhunderts bis hin zum nationalsozialistischen Kulturbruch andererseits. So einschneidend die Revolution in Frankreich mit ihren politischen, sozialen und kulturellen Verwerfungen das europäische Zeitgefühl prägte, so wurde insbesondere in Mitteleuropa als eine ihrer Auswirkungen der Zusammenbruch des Heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation im Jahre 1806 als grundlegende Zäsur wahrgenommen – mit einigem Grund hat man jüngst von der Generation von 1806 gesprochen. Im gleichen Jahr 1806 schrieb der Philosoph Georg Friedrich Wilhelm Hegel: «Es ist übrigens nicht schwer zu sehen, dass unsere Zeit eine Zeit der Geburt und des Übergangs zu einer neuen Epoche ist.»

Derartige Zeugnisse von beschleunigtem Übergang und gleichzeitiger Durchsetzung von etwa ganz Neuem finden sich seitdem in großer Zahl, freilich mit unterschiedlicher Intensität in den einzelnen Dezennien. Mit einer dem Zeugnis Hegels vergleichbaren Wucht häuften sich tiefgreifende Umbruchsbeobachtungen um 1930 in den Krisenjahren der späten Weimarer Republik und am Vorabend einer von den Nationalsozialisten selbst als «Revolution» gekennzeichneten Machtübertragung von der Demokratie zur Diktatur. Wiederum war es mit Karl Jaspers ein Philosoph, der 1931 in seiner hellsichtigen Schrift *Zur geistigen Situation der Zeit* vermerkte: «Alles ist fraglich geworden; alles sieht sich in seiner Substanz bedroht. Wo sonst die Wendung geläufig war, wir lebten in einer Übergangszeit, so ist jetzt in jeder Zeitung von Krise die Rede.» Angesichts solcher Paukenschläge schein es erst recht von Nöten, einen genaueren Blick auf den besonderen Umbruchscharakter der wilhelminischen Zeit zu richten, welcher im folgenden Abschnitt im Spiegel historiographischer Kontraste mit fünf Unterpunkten gemustert wird.

II.

Historiographische Kontraste I. Urteile über die Stellung des späten Kaiserreichs in der Geschichte schwanken seit langem. Schon die Zeitgenossen

wiesen auf ein spannungsreiches Nebeneinander von Rückwärtsgewandtheit und Zukunftsöffnung hin. So druckte etwa die Zeitschrift *Jugend* in ihrem ersten Heft des fünften Jahrgangs vom Januar 1900 ein Bild des doppelköpfigen römischen Gottes Janus, welcher mit müder Abgelebtheit auf das vergangene Jahrhundert zurück blickt und zugleich das zweite Antlitz kraftvoll in die Zukunft richtet. Anfang der 1970er Jahre bildete sich indes in der vor allem sozialgeschichtlich orientierten neueren Geschichtsschreibung eine kritische Gesamtsicht heraus, welche vor allem militaristisch-feudalistische und spät-absolutistische Elemente in der Sozial- und Verfassungsstruktur betonte und der das späte Kaiserreich als markanter Beleg für einen problematischen deutschen Sonderweg jenseits westlicher Zivilgesellschaften galt. Prägenden Ausdruck fand dieses Sicht in dem weit verbreiteten und international ausstrahlenden Taschenbuch *Das deutsche Kaiserreich* von Hans-Ulrich Wehler. Allerdings ergaben die letzten Jahrzehnte ein zunehmend differenziertes Bild in der historischen Forschung, welches neben offensichtlichen Verkrustungen und autoritären Herrschaftselementen eine vielgestaltige Modernität und internationale Anschlussfähigkeit auch gegenüber den westlichen Gesellschaften betonte. In kritisch-ironischer Auseinandersetzung mit Heinrich Manns berühmtem satirischem Roman *Der Untertan* betonte Thomas Nipperdey bereits frühzeitig, das Kaiserreich sei zwar in vielfacher Hinsicht ein Obrigkeitsstaat, keineswegs aber eine Untertanengesellschaft gewesen. Insbesondere die jüngere Bürgertumsforschung wie auch eine vermehrte Aufmerksamkeit für Wissenschaft und Bildung im späten Kaiserreich haben das von Wehler gezeichnete Bild aufgebrochen und zu einer facettenreichen historiographischen Landschaftsvermessung beigetragen.

Historiographische Kontraste II. Noch nicht abgeschlossene Kontroversen ergaben sich insbesondere aus differenten Beurteilungen gemäß vorwiegend sozialgeschichtlich beobachteten Tatsachen einerseits, einer Betonung personaler Gestaltungschancen im Herrschaftssystem andererseits. In moderner Weiterführung älterer Forschungstraditionen mit zugleich sehr kritischer Gesamtbewertung lenkte der britische Historiker John C. G. Röhl das Interesse auf die Einflussmacht von Kaiser und Hofgesellschaft und konstatierte im Anschluss an den Soziologen Norbert Elias einen «Königsmechanismus», wonach soziale Geltung und öffentliches Ansehen auch im Bürgertum vor allem durch höfisch veranlasste Auszeichnungen wie Orden und Titel fundiert wurde. Röhls mittlerweile abgeschlossene monumentale Biographie Wilhelms II. belegt eindrucksvoll diese stark personalisierende Perspektive.

Andere Historiker meinten indes für eine angemessene Beurteilung der realen Machtverhältnisse auf Kaiser und Hof verzichten zu können und konzentrierten sich auf interessenpolitische Strukturen einer hoch entwickelten

Industrie- und Massengesellschaft. Bezeichnend für diese Sichtweise wurde insbesondere eine von einigen Historikern vorgeschlagene, freilich nur begrenzt zustimmungsfähige Charakterisierung des späten Kaiserreichs als «organisierter Kapitalismus». Andere Forschungsansätze verbanden sozial- mit mentalitätsgeschichtlichen Methoden und Fragestellungen. So wurde etwa am Beispiel des mitgliederstarken Deutschen Flottenvereins diskutiert, inwieweit die im Bürgertum breit verankerte Flottenbegeisterung als Ausweis einer Zustimmung für einen neuen expansiven Imperialismus vorwiegend durch von oben gesteuerte Manipulationen zustande kam oder nicht vielmehr weitgehend einer freiwilligen Selbstmobilisierung an der Basis entsprang.

Noch weiter führten die vorwiegend mentalitätsgeschichtlich grundierten Studien des amerikanischen Historikers Roger Chickering zum Alldeutschen Verband, welcher weit über die offizielle Außenpolitik hinaus diese mit aggressiven Forderungen unter Druck setzte und zugleich einem neuartigen völkischen Nationalismus vorarbeitete. Die hohe Leistungsfähigkeit einer verzahnenden Kombination unterschiedlicher Zugriffe im Rahmen einer lokal begrenzten Totalgeschichte hat jüngst Chickering in seiner soeben auch in deutscher Übersetzung erschienenen Studie über Freiburg im Ersten Weltkrieg unterstrichen. Daneben erweiterte sich der von Röhl nahezu exzessiv verfolgte biographische Ansatz in der neueren Forschung in Verbindung von typologisierenden Kollektivbiographien und von Generationsmodellen im Sinne vergleichbarer Erfahrungsgemeinschaften. Bereits in diese Richtung wies frühzeitig Martin Doerrys Studie über die Mentalität der Wilhelminer unter dem Titel: *Übergangsmenschen*.

Historiographische Kontraste III. Im Gegensatz zu einer vermeintlichen Saturiertheit bürgerlicher Gesellschaft wiesen Historiker lange schon auf nervöse Unruhe als ein zentrales Signum der wilhelminischen Zeit hin. Bereits vor dem Ersten Weltkrieg vermerkte der Kulturhistoriker Karl Lamprecht in psychologisierender Zeitdiagnostik «Reizsamkeit» als vorrangiges Kennzeichen seiner Epoche, eine in jüngerer Zeit unter dem Begriff «unruhige Modernität» weitergeführte Beobachtung. Gerade auch vor diesem Hintergrund erweckte die Person des Kaisers erneutes Interesse, freilich weniger als gestaltende Persönlichkeit denn als symptomatischer Ausdruck einer seine Zeit kennzeichnenden Unruhe und Zerrissenheit. Auch solche Urteile reichen bereits bis zu den Zeitgenossen zurück, etwa in einer ungewöhnlich scharfsinnigen Studie des jüdischen Großindustriellen, Kulturkritikers und später ermordeten Weimarer Außenministers Walther Rathenau über Wilhelm II. Stärkeres Gewicht gewannen derartige psychohistorische, freilich auf einer neuartigen Quellenbasis fundierte Einschätzungen in neueren Gesamtdar-

stellungen, welche sich insbesondere auf medizingeschichtlich erbrachte Belege einer signifikanten Ausbreitung entsprechender Krankheitsbilder stützten. Vor allem Joachim Radkau belegte mit Rückgriff auf die Wissenschaftsgeschichte eine allgemein um sich greifende Nervosität als Signatur der Zeit, während der Medizinhistoriker Volker Roelcke ähnliche zeitgenössische Befunde eher als Ausweis eines neuartigen diagnostischen Instrumentariums der Nervenärzte interpretiert, womit über eine tatsächliche dramatische Ausweitung solcher zuvor unter anderen Bezeichnungen vermerkten Krankheitsbilder wenig ausgesagt werde.

Historiographische Kontraste IV. Zeittypische Ambivalenzen sind in jüngerer Zeit insbesondere in Untersuchungen zum Wissenschaftssystem der wilhelminischen Epoche deutlich geworden. Dabei lenkte sich die Aufmerksamkeit vornehmlich auf das «System Althoff», also die Tätigkeit des hohen Ministerialbeamten Friedrich Althoff im Preußischen Kultusministerium 1882 bis 1907, welches einen tiefgreifenden Übergang von traditioneller Wissenschaftsverwaltung zu gestaltender und planender Wissenschaftspolitik bezeichnet, zugleich aber an Funktionsmechanismen eines personalistischen Herrschaftsstils gebunden war, mit zudem autokratisch-menschenverachtenden Zügen. Althoffs selbstherrlicher Umgang mit Professoren und Fakultäten war berüchtigt und löste öffentliche Diskussionen nach scharfen Presseartikeln gegen diese Form von «System Althoff» durch die Gesellschaftswissenschaftler Werner Sombart und Max Weber aus. Auf der anderen Seite zeichnete sich dieses System durch eine heutzutage vielfach bewunderte Effizienz und strukturelle Modernisierung des Wissenschaftssystems aus, gestützt auf unmittelbaren Zugang zu den zentralen Personen im Herrschaftssystem unter weitestgehender Umgehung der Parlamente, vor allem verankert in einem Netzwerk exzellenter professoraler Berater aus den verschiedensten Fachgebieten. Dieses kaiserreichliche System Althoff der Exzellenzen und Geheimräte sollte einen langen Schatten bis in die frühen 1930er Jahre werfen. Zugespitzt formuliert: Althoff machte die Professoren klein und die preußisch-deutsche Wissenschaft groß.

Historiographische Kontraste V. In kaum einem anderen Bereich bestand eine derart tiefe Kluft zwischen offizieller Repräsentation und bahnbrechenden Werken wie in der künstlerischen Produktion der wilhelminischen Ära. Vom Kaiser persönlich und in weiten Teilen des Bürgertums erfreute sich die akademische Malerei um den Hofmaler Anton von Werner begeisterter Zustimmung; seine «Kaiserproklamation von Versailles» kann in der Tat als repräsentativ für offiziellen Kunstgeschmack gewertet werden, ergänzt um die dem Kaiser genehme Hochkonjunktur der Marinemaler. In krassem

Gegensatz dazu entfaltete sich eine heute als maßstabsetzend gewertete künstlerische Moderne, einsetzend mit dem literarischen Naturalismus um 1890 in gemein-europäischer Teilhabe, und mit vergleichbaren Tendenzen in der bildenden Kunst, vom Kaiser persönlich um 1900 als «Rinnsteinkunst» diskreditiert, bis schließlich kurz vor dem Ersten Weltkrieg in Literatur und Malerei der Expressionismus als «Brücke ins Geisterreich» (Peter Ulrich Hein) eine Sonderformation der europäischen künstlerischen Moderne markierte.

III.

Ein zeitgleiches Aufeinanderprallen und Nebeneinander unterschiedlichster Lebenswelten vermittelt ein Blick auf topographische Kontraste der preußischen und Reichshauptstadt Berlin um 1900. Schon ein Spaziergang vom Brandenburger Tor zum Alexanderplatz führt an unterschiedlichen Lebenswelten und Einflusszentren vorbei. Ein von Westen auf das Tor zuschreitender Besucher passierte zunächst im Tiergarten die vom Kaiser persönlich in Auftrag gegebenen Denkmäler von Hohenzollern-Herrschern, im Volksmund «die Puppen», um dann noch vor dem Tor links den gewaltigen Reichstag als Monument demokratisch gewählter, aber politisch begrenzter Volkssouveränität zu erblicken, auf der Kuppel nach Drängen des Monarchen mit einer Krone abgeschlossen (erst 1916 wurde von Peter Behrens die bekannte Inschrift «Dem Deutschen Volke» als Zugeständnis an eine nun ideologisch verklärte Volksgemeinschaft angebracht). Unmittelbar links vom Tor lag das Wohnhaus des Malerfürsten und zugleich künstlerischen Antipoden offiziöser Hofkunst Max Liebermann, rechts vom Tor kam auf den Pariser Platz die Akademie der Künste als Austragungsort heftiger Stilkonflikte zwischen offiziöser Malerei und sezessionistischer Moderne ins Blickfeld.

Die bedeutendsten ausländischen Botschaften säumten das Areal, denn rechts in der Wilhelmstraße waren mit Reichskanzlei, Auswärtigen Amt und weiteren Ministerien die Schaltstellen preußisch-deutscher Machtpolitik angesiedelt. Wenige Minuten später lenkte das Reiterdenkmal Friedrichs des Großen die Aufmerksamkeit auf Preußens Aufstieg zur Großmacht, um direkt anschließend den Blick auf Kultur und Wissenschaft mit Bibliothek und Universität freizugeben, ergänzt um Oper und das etwas abseits liegende Schauspielhaus. Vorbei an Schinkels Neuer Wache, dem martialischen Zeughaus mit seinen zugleich bewegenden Schlüter-Skulpturen im Innenhof erreichte der Besucher die Museums- und Schlossinsel, linker Hand ein einzigartiges Ensemble von Museumsbauten, das von zunächst monarchischem, dann zunehmend bürgerlichen Mäzenatentum zeugte, rechter Hand die gewaltige Schlossanlage als Stein gewordene Demonstration höfischer

Hohenzollernmacht. Schräg gegenüber sollte der ästhetisch wenig ansprechende, kolossale Neubau des Berliner Doms den Protestantismus in machtvoller Symbiose von Thron und Altar verkörpern.

Nach Verlassen der Schlossinsel tauchte der Besucher in die Bausubstanz eines überkommenen stadtbürgerlichen Berlin ein; herausragend der Neubau des «Roten Rathauses» als Sitz eines bis zum Ende des Kaiserreichs bürgerlich-linksliberal dominierten Stadtparlaments. Bürgerlicher Erwerbs- und Gewerbegeist verkörperte sich beim Fortschreiten bis zum Alexanderplatz in Kaufhäusern, in Zentren von Banken und von Konfektionsindustrie sowie weiteren Erwerbszweigen, bis um den Alexanderplatz herum kleinbürgerliche und jüdische Zuwanderermilieus die Szene beherrschten, überragt vom düsteren Riesenbau des Polizeigebäudes. Weiter nordöstlich schlossen sich die eigentlich industriellen Zentren und dicht bebauten Arbeiterquartiere an, insbesondere im «roten Wedding» als einem Schwerpunkt der Sozialdemokratie. Großbürgerliche Milieus siedelten sich indessen im Zuge städtischer Westwanderung und systematisch ausgebauter Nahverkehrssysteme, über das traditionelle Tiergartenviertel hinaus, insbesondere in Wilmersdorf und Charlottenburg an, Zentren zugleich erfolgreicher jüdischer Großbürgerlichkeit. Konkurrierend mit den seit langem schon im Berliner Zentrum angesiedelten Adels-Palais errichtete ein prosperierendes Wirtschaftsbürgertum schlossartige Paläste weiter südwestlich insbesondere in Grunewald und Wannsee. In wiederum andere Milieus führten den Besucher Ausflüge in südliche Stadtteile wie Steglitz und Lichterfelde mit aufgelockertem Gartenstadtcharakter, wo sich um 1900 die organisatorischen Zentren einer vielfältig entfalteten Lebensreform räumlich verdichteten. Dem Besucher mochte es erscheinen, jeweils in andere Welten einzutauchen, und doch machten sie alle gemeinsam den spezifischen Charakter von Berlin um 1900 aus.

IV.

Inwiefern wurde die Zeit um 1890 von den Zeitgenossen selbst als einschneidende Zäsur gewertet? Dafür reicht sicher nicht hin, dass Wilhelm II. bereits 1888 seinem nur 100 Tage regierendem Vater nachfolgte, aber erst mit der Entlassung Bismarcks im März 1890 angesichts heftiger Konflikte über die Lösung der «sozialen Frage» den Anspruch auf ein «persönliches Regiment» begründete; zeitgenössische Bekundungen reichen weit darüber hinaus. Ein maßgebliches Indiz war die in den späten 80er Jahren einsetzende Hochkonjunktur des Begriffs «Moderne» als intellektuell-künstlerische Selbststilisierung, insbesondere im Medium neu gegründeter Zeitschriften. Einer dieser Moderne-Propheten war der Schriftsteller Herrmann Conradi, der bereits

1889 sich und seinesgleichen als eine «Generation von Übergangsmenschen» charakterisierte und damit das Stichwort für die spätere Forschungsarbeit von Martin Doerry lieferte.

Zum wichtigsten publizistischen Bannerträger einer alle Lebensregungen umfassenden Moderne avancierte die Anfang 1890 gegründete und zunächst als *Freie Bühne* gestartete *Neue Rundschau*, welche in ihrer ersten Nummer vom 29. Januar 1890 verkündete:

> Eine freie Bühne für das moderne Leben schlagen wir auf. Im Mittelpunkt unserer Bestrebungen soll die Kunst stehen; die neue Kunst, die die Wirklichkeit anschaut und das gegenwärtige Dasein […]. Die Kunst der Heutigen umfasst mit klammernden Organen alles, was lebt, Natur und Gesellschaft, darum knüpfen die engsten und feinsten Wechselwirkungen moderner Kunst und modernen Lebens aneinander […] dem Werdenden gilt unser Streben.

In vergleichbarer Weise attestierte die traditionsreiche Zeitschrift *Die Grenzboten* Anfang 1893 unter der Überschrift *Gründerzeit*, damit auf eine erneute wirtschaftliche Depression anspielend, welche den Bogen zu der die eigentlichen Gründerjahre (1871/73) ablösenden wirtschaftlichen schweren Stockung der 70er Jahre schlug:

> Während in der wirtschaftlichen Welt die Klagen über die chronische «Krisis» oder «Depression» […] kein Ende nehmen, ist in der geistigen Welt nichts von einem Niedergang und von einem Mangel an Unternehmungslust zu spüren. Im Gegenteil […] sind wir in eine Blüteperiode des «Geistes» eingetreten, wie sie seit der Begründung des neuen Reiches noch nicht dagewesen ist.

Geistiger Neuaufbruch und eine umfassend verkündete Moderne verbanden sich im Bewusstsein großer Teile des Bürgertums mit Hoffnungen und Sehnsucht auf eine neue nationale Kultur, wie sie insbesondere die weit verbreitete Zeitschrift *Der Kunstwart* intonierte. Kurz nach Ausbruch des Ersten Weltkrieges vermerkte der psychologisch feinfühlige Historiker Erich Marcks hierzu:

> Um 1890 bereits, seit einem Jahrzehnte in der Stille vorgebildet, drang die Sehnsucht nach einer neuen Beseelung, einer innerlichen Bereicherung und Verdeutschung des neuen Deutschtums heiß an die Oberfläche unseres Lebens: Denker und Dichter und Künstler, Erzieher, Publizisten und Politiker haben dafür gearbeitet, und neben dem neuen starken Staat, den wir festhielten und festhalten mussten, stellte sich als oberstes Ziel und als unablässig wachsender Inhalt eine neue Erhebung unserer Kultur.

Ein neues geistig veredeltes Deutschtum als Grundlage einer neuen nationalen Kultur – das diente zugleich als Grundlage und Voraussetzung eines neuartigen weltpolitischen Anspruchs des unruhig-dynamischen Deutschen Reiches, welches den Anschluss an die kolonialpolitisch fortgeschritteneren Kulturvölker im Zeichen einer imperialistischen Neuaufteilung der Welt suchte. So erklärte etwa Kaiser Wilhelm II. persönlich im Februar 1892 beim Festmahl

des brandenburgischen Provinziallandtages: «Wir leben in einem Übergangszustande! Deutschland wächst allmählich aus den Kinderschuhen heraus, um in das Jünglingsalter einzutreten. Da wäre es wohl an der Zeit, dass wir uns von unseren Kinderkrankheiten frei machen.» Einen ähnlichen Grundton schlug der erst später berühmte Nationalökonom und Soziologe Max Weber in seiner oft zitierten Freiburger Antrittsrede von 1895 an, hier in den Zielen mit dem Monarchen weitgehend einig, welchen er später als Belastung politischen Fortschritts auf das Schärfste kritisieren sollte.

> An unserer Wiege stand der schwerste Fluch, den die Geschichte einem Geschlecht als Angebinde mit auf den Weg zu geben vermag: Das harte Schicksal des politischen Epigonentums […] Entscheidend ist auch für unsere innere Entwicklung, ob eine große Politik uns wieder die Bedeutung der großen politischen Machtfragen vor Augen zu stellen vermag. Wir müssen begreifen, dass die Einigung Deutschlands ein Jugendstreich war, den die Nation auf ihre alten Tage beging und seiner Kostspieligkeit halber unterlassen hätte, wenn sie der Abschluss und nicht der Ausgangspunkt einer deutschen Weltmachtpolitik sein sollte.

Neben Problemen einer neuen nationalen Kultur und deutscher Weltpolitik stand das 1890 eingeleitete neue Jahrzehnt ganz im Zeichen der noch ungelösten sozialen Frage im Sinne einer Integration der Industriearbeiterschaft mit dem weiteren Ziel einer das neue Reich ausfüllenden Volksgemeinschaft. Zunächst indes blieb beherrschend die politisch hoch aufgeladene «Arbeiterfrage» in konkurrierender Auseinandersetzung mit der Sozialdemokratie. Nahezu prophetisch schrieb der Jenaer Professor Wilhelm Rein in den bereits herangezogenen *Grenzboten* unmittelbar nach der Reichstagswahl am 20. Februar 1890:

> Da stehen wir mitten in der sozialen Frage. Wer will sie entscheiden? Versagt dem Arbeiter jedes Eingehen auf seine Forderungen, und ihr werdet sehen, dass wir einer Katastrophe zueilen. Gebt den Arbeitern nach – dann scheiden sich die Ansichten. Der Optimist wird sich dem entzückenden Gedanken hingeben, dass durch die Reform der Umsturz vermieden und jedem Arbeiter ein menschenwürdiges Dasein innerhalb der menschlichen Gesellschaft gewährleistet werde. Der Pessimist weiß auch hier nichts anderes zu sagen, als: Es ist alles vergeblich; mit den Zugeständnissen wachsen die Wünsche, die Begierden ins Ungemessene – ein Blick in den Abgrund.

Hellsichtig wurden so die künftigen politischen zentralen Konfliktlinien gegenüber der Arbeiterschaft und der Sozialdemokratie umrissen. Noch präzisier analysierte der erst 26jährige Max Weber 1890 auf dem ersten Evangelisch-Sozialen Kongress:

> Die moderne Arbeiterschaft verlangt anderes als Nachsicht, barmherziges Begreifen und Wohltaten. Sie fordert Anerkennung ihres Rechts über diejenigen Dinge und so zu denken, über die und wie die sogenannten Gebildeten denken. Nicht nur verstehen und nachsichtig beurteilen, sondern berücksichtigen und als berechtigt anerkennen sollen wir es, dass sich ihr Intellekt von der Gebundenheit der Tradition emanzipiert hat.

V.

Blicken wir nun ein Jahrzehnt später auf die Jahre um 1900, so verblieb nach einem gewissen Erlahmen der sozialen Frage in den gebildeten Kreisen und nach der Inaugurierung einer deutschen Weltpolitik mittels der 1898 und 1900 verabschiedeten Flottenvorlagen das Problem einer neuen nationalen Kultur auf der Tagesordnung. Hatte sich um 1800 im Zeichen von Klassik, Idealismus und Romantik überhaupt erst eine eigenständige Nationalkultur heraus gebildet, welche sich gleichzeitig insbesondere von dem übermächtig erscheinenden Nachbarn Frankreich abgrenzte, so ließ sich um die Mitte des 19. Jahrhunderts eine Konsolidierung jener noch jungen Kulturnation im Zeichen von Tradition und Realismus beobachten, im Vorfeld eines erhofften, aber noch in weiter Ferne liegenden Reiches. Mit der 1870/71 erfolgten politischen Reichsgründung hatten Probleme innerer und insbesondere sozialer Integration sowie einer Fortbildung der neuen Staatsnation zu einer kompatiblen Kulturnation nicht Schritt gehalten – eben vor diesem Hintergrund erklärt sich eine um 1900 unablässige Suche nach einer neuen nationalen Kultur.

Kultur – das ist ein Begriff, der um 1900 nicht nur eine schäumende Hochkonjunktur, sondern nachgerade eine inflationäre Verwendung erfährt. Alle sprachen von Kultur. Das «Problem der Kultur» stand gewissermaßen auf der Tagesordnung. Die hohe Konjunktur, die der Kulturbegriff nach 1900 in den verschiedenen politischen, sozialen und insbesondere konfessionellen Milieus und religiösen Teilkulturen des Kaiserreichs gehabt hat, lässt erkennen: der starken politischen Fragmentierung und sozialen Segmentierung der deutschen Gesellschaft des Kaiserreichs entsprach eine tiefe kulturelle Zerklüftung, in der sich weit über die Grenzen kirchlicher und politischer Milieus hinaus eine bemerkenswerte Beharrungskraft alter konfessioneller und politischer Gegensätze zeigt. Vor allem stellte sich die Frage, ob durch Kultur jener Verlust von einheitlicher Weltanschauung kompensiert werden konnte, unter dem so viele junge Menschen aus dem Bildungsbürgertum litten. Oder sollten durch Beschwörung von Kultur nur die Werte der je eigenen Deutungskultur zur Leitkultur hypostasiert werden?

Es gab zu viele Unklarheiten. Unklar war, ob der unaufhaltsame Demokratisierungsprozess in monarchisch-konstitutionelle oder parlamentarische Bahnen zu lenken sei. Ebenfalls unklar war, ob die Gesellschaft patriarchalisch-wohlfahrtsstaatlicher Lenkung überantwortet oder der Selbststeuerung des «Industrialismus» überlassen bleiben sollte. Und erst recht wurde gestritten, ob kulturelle Staatszielvorgaben entworfen werden sollten, oder ob man auf das freie Spiel säkularisierter Denk- und Lebensformen vertrauen wollte. Diese Problembündelung mag eine erste vorläufige Antwort darauf ermögli-

chen, warum die «kulturelle Frage» so dominant wurde; es war der akute Bedarf des Bürgertums nach «kultureller Vergesellschaftung», d. h. nach verbindlichen Deutungsmustern, Werten und Verhaltensregeln, auf die es in Entscheidungssituationen zurückgreifen konnte. Es ist deshalb falsch, die Kulturdebatte von vornherein als Ausdruck einer resignativen Flucht des Bürgertums in eine machtgeschützte Innerlichkeit zu deuten. Sie dürfte eher eine im vorpolitischen Raum geführte, in ihrer metapolitischen Qualität durchaus politische Debatte um alternative gesellschaftliche Ordnungsentwürfe gewesen sein.

VI.

Noch etwas anderes gilt es zu betonen, wenn wir die Jahre vor dem Ersten Weltkrieg mustern. Nicht erst im Gefolge dieser «Urkatastrophe» des Jahrhunderts, sondern schon vorher ziemlich genau um 1910 beobachten wir massive und erstaunlich gleichzeitige Umbrüche in den verschiedensten Bereichen als Abschied von alter Vertrautheit: so der Verlust vertrauter Tonalität in der Musik, der Verlust der Zentralperspektive in der Malerei, der Verlust vertrauter Erzählstrukturen in der Literatur; ferner die Relativierung von Raum und Zeit in einer neuen Raum-Zeit-Perspektive, Plancks Preisgabe des Stetigkeit-Axioms von Newton, sowie das als Unschärferelation bekannte, von Heisenberg nachgewiesene Unbestimmtheitsprinzip, wonach je nach Beobachtungsform das Licht als Teilchen oder als Welle gemessen wurde. Sogar einem Umstürzler wie Albert Einstein ging das zu weit und veranlasste ihn zu dem Protest, Gott würfele nicht.

Und ebenso beobachten wir um 1910 in etlichen Geisteswissenschaften, insbesondere in den Philologien, eine perspektivische und methodische Neuorientierung, als Aufweichen des bisherigen Primats positivistisch-philologischer und quellenkritisch-historischer Argumentation, demgegenüber eine Hinwendung zur Geistesgeschichte. Wieweit und wodurch veranlasst zeichneten sich schon vor Kriegsausbruch grundlegende Neuorientierungen in den Geisteswissenschaften ab, welche dann seit 1918 so markant die Zeitsignatur prägten?

Sicher gilt: Das Jahrzehnt nach dem Ersten Weltkrieg zwang die geisteswissenschaftlichen Disziplinen, auf ganz neue Herausforderungen und Fragestellungen zu antworten, doch inwiefern war schon in den letzten Vorkriegsjahrzehnten die Frage nach einer neuen Ortsbestimmung des Menschen in der von ihm geschaffenen Umwelt gestellt worden, war die Frage nach Vergangenheit, Gegenwart und auch Zukunft der abendländisch-europäischen und der transatlantischen Kultur in den Mittelpunkt vieler

Geisteswissenschaften gerückt? War es erst die Katastrophe des Weltkrieges, der zwei große Monarchien im Herzen Europas auslöschte, der mit dem Kriegseintritt der USA und mit der bolschewistischen Oktoberrevolution die politischen Kraftfelder dauerhaft verlagerte, der neue Modelle gesellschaftlicher und internationaler Ordnung nach sich zog – wirkte all dies erst auf jene Wissenschaften zurück, die der Deutung, Vergewisserung und Weiterentwicklung kulturbestimmter Existenz dienten? Rannte man nun erst gegen das Alte an, suchte man nun erst nach neuen Formen geistiger Bewältigung der vielfachen Sinn- und Kulturkrisen? Gleichsam als geistige Antwort auf die politischen, sozialen und kulturellen Erschütterungen der Kriegsjahre betrachteten aufmerksame Zeitgenossen «die Revolution in der Wissenschaft», wie der protestantische Theologe und Geschichtsphilosoph Ernst Troeltsch 1921 einen programmatischen Aufsatz überschrieb. In dem Maße, so Troeltsch, in dem bislang gültige Wahrheit und Überzeugungen stürzten, verlange der moderne Mensch nach «neuer Bindung und Einheit, nach Dogma und Gesetz». So ist erneut zu fragen: was war dem «Kriegserlebnis» geschuldet, wie weit verschärfte dieses in neuer radikaler Zuspitzung bereits längst zuvor sich herausbildende und seismographisch registrierte Verwerfungen und Bruchzonen? Das freilich reicht weit über den hier betrachteten Zeitraum um 1900 hinaus. Werfen wir abschließend nun einen Blick auf die Jahre vor Kriegsausbruch.

VII.

Kaum etwas schien im letzten Friedensjahr 1913 auf den Großen Krieg hinzudeuten, wie der Erste Weltkrieg heute immer noch in England und in Frankreich genannt wird, vielmehr schwelgte das Deutsche Kaiserreich in erinnerungsgestimmter Festtagsgesinnung. Im Juni war glanzvoll das 25jährige Regierungsjubiläum Wilhelm II. gefeiert worden, mit reich bebilderten Sonderbeilagen aller großen Zeitungen und Illustrierten sowie mit umfangreichen Sammelwerken, welche unter dem Stichwort «Das Jahr 1913» vorwiegend Erfolgsbilanzen in allen Lebensbereichen für dieses Vierteljahrhundert präsentierten. Im Oktober beherrschte die Hundertjahrfeier der Völkerschlacht von Leipzig das öffentliche Bewusstsein – ganz getrimmt auf den Tenor «Befreiungskriege» und auf ein Kontinuum vom Sieg über den ersten Napoleon 1813 bis zum Sieg über den dritten Napoleon 1870 – von dem ursprünglich gleichgewichtigen Begriff «Freiheitskriege» war allenfalls in der linksliberalen Presse zu lesen und das seit 1813 mehrfach gebrochene Verfassungsversprechen König Friedrich Wilhelms III. blieb fast durchgängig ausgespart.

Und doch waren seit der zweiten Marokkokrise im Sommer 1911 nach dem missglückten «Panthersprung nach Agadir» dunkle Wolken über Europa aufgezogen. Die Gefahr eines großen europäischen Krieges insbesondere mit den Westmächten schien zum Greifen nahegerückt; von nun an empfanden aufmerksame Zeitgenossen ihre Gegenwart als Vorkriegszeit. Vermehrte Flottenaufrüstung 1912 und insbesondere eine gewaltige Heeresverstärkung 1913 deuteten im Reich auf einen bevorstehenden Waffenganz hin, verschärft noch durch die Balkankriege 1912/13 mit ihren das Reich bündnispolitisch verpflichtenden Interessenkollisionen zwischen Österreich-Ungarn und Russland. Kurz nach dem Weltkrieg erschien in zwei starken Bänden das Aufsehen erregende Werk eines Münchener Gymnasiallehrers: *Der Untergang des Abendlandes*. Sein Autor Oswald Spengler gab glaubwürdig zu Protokoll, zu diesem Buch durch die Marokkokrise vom Juli/ August 1911 motiviert worden zu sein.

Auch die Geschichtswissenschaft hat später die Jahre seit 1911 als Vorkriegszeit charakterisiert, als systematisch herbeigeführten oder zumindest billigend in Kauf genommenen «Befreiungsschlag» angesichts innenpolitischer Stagnation und Blockaden. Nicht alle Historiker gingen so weit wie Fritz Fischer, der nach seinem umstrittenen Buch *Griff nach der Weltmacht* von 1961 (mit der These eines in der Julikrise 1914 zielstrebig von Deutschland ausgelösten Krieges) dann in seinem zweiten Buch *Krieg der Illusionen* eine seit 1911 durchgängige Kriegsbereitschaft von Militär, Reichsleitung und Großindustrie in Verbindung mit kriegseinstimmenden Pressekampagnen glaubte belegen zu können. Doch als bedrückend und gefährlich nahmen auch große Teile der deutschen Gesellschaft diese Jahre wahr. Zudem erschienen sie vielen Jüngeren als eine bleierne Zeit von geistiger Erstarrung und verflachendem Materialismus. Angst vor dem Krieg und Hoffen auf ein reinigendes Gewitter mischten sich. Visionär fingen die Dichter und Maler des Expressionismus solche Stimmungen in radikaler Zuspitzung ein. Mit einiger Berechtigung publizierte Jahre später Kurt Pinthus die expressionistische Vorkriegslyrik in einer Anthologie mit dem Titel *Menschheitsdämmerung*, und der Maler Ludwig Meidner entwarf 1912/13 in mehreren grausigen Anläufen «apokalyptische Landschaften». Krisen- und Umbruchszeit war das Wilhelminische Deutschland zu seinem Beginn und an seinem Ende.

Ludwig Meidner: Apokalyptische Landschaft (1912/13)
Staatliche Museen zu Berlin, Nationalgalerie.
http://www.dhm.de/lemo/objekte/pict/meid1/index.html

Literatur

Bernhard VOM BROCKE (Hrsg.): *Wissenschaftsgeschichte und Wissenschaftspolitik im Industriezeitalter.* Das «System Althoff» in historischer Perspektive. Hildesheim 1991.

Rüdiger VOM BRUCH: *Culture as an Expression of Nationalist Values in Germany.* In: Hartmut LEHMANN, Hermann WELLENREUTHER (Hrsg.): *German and American Nationalism.* A Comparative Perspective. Oxford, New York 1999, S. 165-183.

—: *Bürgerlichkeit, Staat und Kultur im Deutschen Kaiserreich.* Stuttgart 2005.

Rüdiger VOM BRUCH, Friedrich Wilhelm GRAF, Gangolf HÜBINGER (Hrsg.): *Kultur und Kulturwissenschaften um 1900*, 2. Bde. Stuttgart 1989/1997.

Wolfgang BURGDORF: *Ein Weltbild verliert seine Welt*. Der Untergang des Alten Reiches und die Generation 1806. München 2006.

Roger CHICKERING: *Krieg, Frieden und Geschichte.* Stuttgart 2007.

—: *Freiburg im Ersten Weltkrieg.* Paderborn, München, Wien, Zürich 2009.

Die Berliner Moderne 1885-1914. Hrsg. v. Jürgen SCHUTTE und Peter SPRENGEL. Stuttgart 1987.

Martin DOERRY: *Übergangsmenschen.* Die Mentalität der Wilhelminer und die Krise des Kaiserreichs. Weinheim, München 1986.

Hans-Werner HAHN, Andreas KLINGER, Georg SCHMIDT (Hrsg.): *Das Jahr 1806 im europäischen Kontext*. Köln 2008.

Peter Ulrich HEIN: *Brücke ins Geisterreich*. Künstlerische Avantgarde zwischen Kulturkritik und Faschismus. Reinbek 1992.

Karl JASPERS: *Die geistige Situation der Zeit*. Berlin, Leipzig 1931.

Thomas NIPPERDEY: *War die Wilhelminische Gesellschaft eine Untertanengesellschaft?* In: DERS.: *Nachdenken über Geschichte.* Essays. München 1890, S. 208-224.

Peter PARET: *Die Berliner Secession und ihre Feinde im kaiserlichen Deutschland*. Berlin 1981.

Joachim RADKAU: *Das Zeitalter der Nervosität.* Deutschland zwischen Bismarck und Hitler. München 1998.

Volker ROELCKE: *Krankheit und Kulturkritik*. Psychiatrische Gesellschaftsdeutungen im bürgerlichen Zeitalter (1790 bis 1914). Frankfurt am Main, New York 1999.

John C.G. RÖHL: *Wilhelm II.*, 3 Bde., München 1993-2008.

Hans-Ulrich WEHLER: *Das deutsche Kaiserreich 1871-1918*. Göttingen 1973.

Kulturkritik um 1900

Gilbert MERLIO

Kulturkritik ist der Seufzer der im Prozess der Modernisierung bedrängten Kreatur. Sie ist Symptom der «Pathologie» der Moderne. Der Modernisierungsprozess erzeugt mit seiner Zerstörung der traditionellen sozialen Bindungen (Mobilisierung und Atomisierung der Gesellschaft, Urbanisierung) und der traditionellen Sinnstiftungen bzw. Orientierungssysteme (Entzauberung der Welt, Säkularisierung) ein immer wiederkehrendes Krisenbewusstsein. Das bedeutet, das Unbehagen in und an der Kultur hat Gründe, die in dieser selbst liegen: die sogenannten Übel der modernen Zivilisation. Kulturkritik ist aber auch ein Produkt der Kritiker, ihrer Verunsicherungen, ihrer Ängste. Die Krisensymptome übersteigen oft die Wirklichkeit der Krise.

In seinem vielgelesenen Essay über das «Ungewisse Deutschland»[1] bemerkte Pierre Viénot, Deutschland zeichne sich durch einen fast krankhaften Hang zur Selbstanalyse aus. Idee und Begriff der Krise gehörten nach Viénot zum festen Bestandteil der deutschen Mentalität. Die in der Tat einmalige Entfaltung der Kulturkritik in Deutschland ist aber auch objektiv auf einen Modernisierungsprozess zurückzuführen, der sich hier besonders schnell ereignete. Dies zeigt sich in aller Deutlichkeit in der Diskrepanz, die den Wilhelminismus charakterisiert: Auf der einen Seite, auf der Seite des technischen Fortschritts, aber auch in politischer und kultureller Hinsicht ein bisher unbekannter Aufschwung: eine «verspätete Nation», die es trotz struktureller Schwächen (die vormodern halbabsolutistische Struktur des Bismarckreichs) innerhalb von ein paar Jahrzehnten zur Weltmacht bringt, auch im kulturell-wissenschaftlichen Bereich eine Glanzzeit erlebt (man denke an die Zahl der deutschen Nobelpreise oder im literarischen Bereich an die Entstehung der klassischen Moderne), und der die Integration fremder oder «vaterlandsloser» Bevölkerungsschichten (gemeint sind die Katholiken

1 Pierre VIENOT: *Incertitudes allemandes*. Paris 1931. Die deutsche Ausgabe erschien zuerst 1931 unter dem Titel: *Ungewisses Deutschland. Zur Krise seiner bürgerlichen Kultur*. Neu hrsg., eingel. u. komm. v. Hans Manfred Bock. Bonn 1999.

Krisenwahrnehmungen in Deutschland um 1900. – Zeitschriften als Foren der Umbruchszeit im wilhelminischen Reich / *Perceptions de la crise en Allemagne au début du XXe siècle*. – Les périodiques et la mutation de la société allemande à l'époque wilhelmienne. Herausgegeben von / Etudes réunies par Michel GRUNEWALD und / et Uwe PUSCHNER. Berne: Peter Lang 2010. ISBN 978-3-03911-743-7.

und die marxistischen Sozialdemokraten) gelingt, sei es auch in der Form einer «negativen Integration». Nirgendwo anders sind die technischen, wirtschaftlichen, sozialen und kulturellen Umwälzungen und Erneuerungen so schnell und so tief gewesen.

Auf der anderen Seite aber eine Kulturuntergangsstimmung, hauptsächlich von einem Bildungsbürgertum artikuliert, das um seinen materiellen und sozialen Status bangt und deshalb besonders empfindlich ist für die Zwänge und Übel der modernen Zivilisation. Das Krisenbewusstsein ist um 1900 ein gemeineuropäisches Phänomen gewesen. In Deutschland hat die moderne Kritik der Moderne, das heißt die Reflexion auf den Modernisierungsprozeß, jedoch einen besonderen Platz eingenommen, da die Kultur hier weitgehend mit einem personalistisch-idealistischen, an ästhetisch-humanistischen Werten orientierten Bildungsideal identifiziert wurde. Die Kulturkrise des Wilhelminismus ist eine Modernisierungskrise. Sie zeugt von der Schwierigkeit für diese Art von Kultur, sich soziologisch und psychologisch an die Bedingungen der modernen Industriezivilisation anzupassen. Der Historismus, der hier ausgeprägter war als irgendwo anders, führte außerdem zu einer Relativierung der historisch gewordenen kulturellen Verbindlichkeiten und verschärfte die Orientierungskrise durch die Beliebigkeit der sich zur Wahl anbietenden historischen Bezugspunkte. In seiner zweiten *Unzeitgemäßen Betrachtung: Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben* hatte Friedrich Nietzsche schon auf diese «historische Krankheit» aufmerksam gemacht. Es meldet sich also zu dieser Zeit ein besonders akuter Bedarf an «Weltanschauung» – ein Begriff der sich damals in der Öffentlichkeit etabliert[2] –, das heißt an einer totalen Weltinterpretation, die Handlungsorientierungen bietet. Bei allem darf aber nicht vergessen werden, dass das Krisenbewusstsein und das sich daraus ergebende «Erlösungsbedürfnis» selbst kulturproduktiv gewesen sind. Eine erste Frucht dieser Krise ist die damalige Entstehung der Kulturwissenschaften. Das Wort «Kulturphilosophie» wird 1899 von Ludwig Stein geprägt und erfährt eine rasche Verbreitung. Um die Jahrhundertwende erscheint eine wahre Flut von Schriften, die ihre Sorge um die Kultur zum Ausdruck bringen.[3]

2 Georg BOLLENBECK*: Eine Geschichte der Kulturkritik.* Von Rousseau bis Günther Anders. München 2007, S. 199 f.

3 Vgl. Rüdiger vom BRUCH, Friedrich Wilhelm GRAF und Gangolf HÜBINGER (Hrsg.): *Kultur und Kulturwissenschaften um 1900.* Krise der Moderne und Glaube an die Wissenschaft. Stuttgart 1989. In ihrer Einleitung schreiben die Herausgeber: «Kultur hatte Konjunktur, weil man sie für gefährdet fand. Kultur wurde zu einem Modewort, das öfters die Verunsicherung verriet.»

Viele Autoren unterstreichen die Ambivalenzen der Epoche.[4] Um die Kulturkritik der Jahrhundertwende zu charakterisieren, schreibt Ernst Troeltsch 1913: «Das Uebermaß der Intellektualisierung alles Lebens, verbunden mit der Unübersichtlichkeit und Zersplitterung der spezialisierten Wissenschaft, die relativistische Gebrochenheit eines alles historisierenden und psychologisierenden und damit die eigene Produktivkraft lähmenden Triebes der Selbsterklärung, vor allem aber die ungeheure Mechanisierung des Lebens durch den Kapitalismus und den modernen Riesenstaat: all das hat gegen Ende des Jahrhunderts eine Bewegung zu Innerlichkeit, Einheit und Produktionskraft, zum vertieften Individualismus und gleichzeitig zu einer verinnerlichten und verstärkten Gemeinsamkeit hervorgerufen, in der der eigentliche Geist des Jahrhunderts erst zu seinem vollen Ausdruck kommt. Ähnlich wie Rousseau, der Neuhumanismus, die Romantik und der Nationalstaat die Reaktion gegen den Geist und die Kultur der Aufklärung und des ihr entsprechenden utilitaristischen Absolutismus waren, so folgt der Entwicklung des demokratisch-kapitalistisch-technischen Jahrhunderts die Kulturkritik.»[5] Troeltsch weist mit Recht auf die Wiederkehr einer Konstellation hin, die wie zur Zeit der Romantik immer wieder eintritt, wenn die Schübe des Rationalisierungs- und Differenzierungsprozesses der Moderne von den betroffenen Menschen als besonders leidvoll oder gar traumatisch empfunden werden. Das erklärt die Konstanz der kulturkritischen Motive spätestens seit Rousseau und Schiller: Kritik an der Rationalisierung der Welt und der Gesellschaft, Kritik am modernen Konstruktivismus (Schiller

4 So Pierre Bertaux in seiner *La vie quotidienne en Allemagne au temps de Guillaume II en 1900*. Paris 1962. Er schreibt, S. 12: «Ce contraste entre un comble de puissance et une atmosphère de catastrophe, c'est le ‹paradoxe 1900›.» Siehe auch Christa BERG und Ulrich HERRMANN: *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*. München 1991, S. 22: «In der wilhelminischen Ära stehen nebeneinander der Antimodernismus *und* die Hinwendung zur Moderne, kaiserliche Kunstpolitik *und* Wissenschaftskritik, Weltläufigkeit *und* bornierter Nationalismus, volkstümelige Sehnsucht in die Vergangenheit *und* Avantgarde, Frauenemanzipation *und* Sehnsucht nach ‹Natur›, ästhetisches Raffinement *und* Sehnsucht nach dem ‹Echten›, nihilistischer Relativismus *und* Suche nach dem ‹Wahren›, Irreligiosität *und* Suche nach den ‹letzten Wahrheiten›, Spießbürgerlichkeit *und* Libertinage, Autoritätsfixierung *und* Anarchismus.» Siehe noch Michael STÜRMER: *Das ruhelose Reich Deutschland 1866-1918*. Berlin 1998, S. 402: «Ambivalenz wurde Signatur des neunzehnten Jahrhunderts, dem Aufbruch der Abschied zugestellt, dem Fortschrittsglauben die Entfremdung, der Revolution die Trauer um das Vergangene. Tradition bleibt noch machtvolles, suggestives Ritual. Preußische Adler hockten auf öffentlichen Gebäuden und evozierten eine Kontinuität, die längst im Bröckeln war.»

5 Ernst TROELTSCH: *Die Kulturkritik des Jahrundert-Endes* (1913). In: *Aufsätze zur Geistesgeschichte und Religionssoziologie*. Tübingen 1924, S. 641.

nennt die moderne Gesellschaft ein «Machwerk des Verstands», Kritik der politischen Romantik an der Vertragstheorie usw.), Kritik an der Mobilisierung und Atomisierung der Gesellschaft, an der Urbanisierung, Kritik am «Nutzen», das heißt am modernen Materialismus und Egoismus, Kritik an der Säkularisierung bzw. an der Entzauberung der Welt…

Eine Kulturkritik ist aber nicht nur durch ihre Diagnosen gekennzeichnet, sondern auch durch ihre Lösungs- bzw. Erlösungsvorschläge (oder, wenn man will, «Krisenbewältigungsstrategien»). Und auch hier sind die Patterns gleich zur Hand: Schiller preist die ästhetische Erziehung des Menschen, die Frühromantik eine Kunstreligion, die politische Romantik die Rückkehr zum historisch gewachsenen, organischen Staat (Ständestaat). Motive und Lösungen kehren in der Kulturkritik der wilhelminischen Zeit wieder, aber anders verteilt, akzentuiert, radikalisiert.

Bei der Kulturkritik der Jahrhundertwende steht Nietzsche Pate. Sie erscheint in mancher Hinsicht als eine Systematisierung und Radikalisierung der seinigen – und somit auch als der Verrat an ihr –, wobei Nietzsches Kulturkritik selbst auch an die frühere Kulturkritik anknüpft, um sie auf die Spitze zu treiben. Nietzsche ist – vielleicht mit Jacob Burckhardt und Paul de Lagarde – wohl der erste, der seine Angst darüber zum Ausdruck gebracht hat, dass die Gründung des Deutschen Reichs «die Exstirpation des deutschen Geistes» bedeuten könne. Er ist – mit Arthur Schopenhauer – der geistige Vater der Lebensphilosophie, die nicht nur die wachsende Abstraktheit und Mechanisierung des Lebens im fortschreitenden Zivilisationsprozeß bemängelt (was zum Beispiel Johann Gottfried Herder schon tat), sondern im Geist bzw. im Intellekt ein lebensfeindliches Prinzip erblickt. Nietzsche sagte der zu seiner Zeit verbreiteten, in seinen Augen illusionären Fortschrittsidee den Kampf an (sie war auch für ihn ein Aspekt der historischen Krankheit) und diagnostizierte die «Heraufkunft des europäischen Nihilismus», das heißt dessen, was Max Weber einige Jahre später als «Entzauberung der Welt» beschreiben wird. Nietzsche meinte, dieser Nihilismus sei nicht durch eine Rückkehr zur Religion zu überwinden, wie es die Romantiker noch glaubten. Der Religion – bzw. dem Christentum, genauer der jüdisch-christlichen Moral – falle vielmehr die Hauptschuld an der Heraufkunft des Nihilismus zu, in dem Maße wie sie das diesseitige Leben zugunsten des jenseitigen herabsetze (Nietzsches Kritik an diesem «Götzen» ist nicht ohne Ähnlichkeit mit derjenigen von Marx!). Erlösung könne nur durch einen Durchbruch zu neuen Ufern, den er mit seinen Gleichnissen vom Übermenschen, von der Unschuld des Werdens und der Ewigen Wiederkehr des Gleichen, vom *amor fati*, das heißt vom Ja-Sagen zu der dionysischen Kreativität des Lebens zu umreißen versucht. Der Vermassung und Nivellierung und somit Demokratisierung der modernen Gesellschaft setzt Nietzsche politisch einen «ästheti-

schen Platonismus» (Hennig Ottmann) entgegen, der die Produktion von Ausnahmemenschen (oder «Übermenschen») zum Ziel hat, welche als große Künstler das Schicksal der vermassten Erde zu gestalten haben werden.

Nietzsche ist nicht nur der Vater der Lebensphilosophie. Die deutsche (Kultur-)Soziologie der Jahrhundertwende mit ihren renommierten und heute noch als Autoritäten anerkannten Vertretern wie Georg Simmel und dem schon genannten Max Weber ist auch weitgehend aus dem Geist von Nietzsches Kulturkritik geboren, wie Klaus Lichtblau es überzeugend darlegt.[6] Auch diese in (kultur-)soziologischen Analysen und Kategorien festgehaltene Kulturkritik ist im folgenden zu berücksichtigen trotz des Niveauabfalls, den man zwischen ihr und den zahlreichen Populardenkern und «terribles simplificateurs» wie Paul de Lagarde, Julius Langbehn und Houston Stewart Chamberlain feststellen muss, die damals für die Resonanz der Kulturkritik sorgen. Ist doch Soziologie auch ihre Zeit in Gedanken erfasst. Von der Kulturkritik Max Webers oder besser gesagt: den kulturkritischen Elementen seines Denkens soll hier jedoch weitgehend abgesehen werden. Nicht weil eine solche Untersuchung fehl am Platze wäre, sondern weil die Diagnose der Moderne bei Weber,[7] die in mancher Hinsicht als eine wissenschaftliche Kodierung der Kulturkritik erscheinen mag und auch als Pathogenese der Moderne das Zeichen der Zeit aufweist, eine solche allgemeine Tragweite besitzt, dass sie sich weniger zur Veranschaulichung einzelner zeitgebundener Aspekte eignet. Die Webersche Interpretation des Modernisierungsprozesses als Rationalisierungs-, Bürokratisierungs-, Pluralisierungs- und Entzauberungsprozess, seine Warnung vor dem durch diesen Prozess hergestellten «stahlharten Gehäuse» oder seine Sorge um den Verlust von Individualität, Kreativität, Freiheit, Leidenschaft im «Gehäuse jener Hörigkeit der Zukunft», sein relativer Geschichtspessimismus, der ihn nur noch auf das Erscheinen charismatischer Persönlichkeiten hoffen lässt (und was sein skeptisches Interesse für den George-Kreis geweckt hat), werden fortwährend im Hintergrund unserer Überlegungen bleiben. Aber bei Weber wird auch die Grenze zwischen Wissenschaft und Kulturkritik deutlich. Sie besteht hauptsächlich in der Ablehnung des Pathos und des prophetischen Gestus, die der Kulturkritik generell – und nicht zuletzt der Kulturkritik Nietzsches – eignet. Immerhin: auffällig ist um 1900 herum die Diffusität des kulturkritischen Diskurses, den man sowohl bei politischen Agitatoren oder Populardenkern als auch bei ernsthaften Soziologen oder Philosophen mit verschiedenen ideologisch-politischen Orientierungen immer wieder antrifft.

6 Klaus LICHTBLAU: *Kulturkrise und Soziologie um die Jahrhundertwende.* Zur Genealogie der Kultursoziologie in Deutschland. Frankfurt/M., 1996.

7 Vgl. Detlev J. K. PEUKERT: *Max Webers Diagnose der Moderne*. Göttingen 1989.

Die Kulturkritik entgeht nicht dem Dilemma, dem nach Martin Greiffenhagen der Konservatismus – dessen Entwicklung zu der ihrigen parallel verläuft – unterworfen ist:[8] Sie muss sich selbst bzw. ihre Diagnosen und Lösungsvorschläge der Modernisierung anpassen, das heißt, sich selbst modernisieren. Was ist also neu in oder an der Kulturkritik des Wilhelminismus?

Das Zeitalter der Nervosität

Das erste frappierende Merkmal ist vielleicht ihre besondere Intensität. Das Unbehagen in und an der Kultur drückte sich in einer allgemeinen Nervosität oder auch in neurasthenischen oder hypochondrischen Symptomen aus. Joachim Radkau erzählt von diesem Zeitalter der Nervosität, («eine Geschichte von Leidensdruck, Sinnsuche und Krieg»),[9] die auch aus einer «nervösen» Wahrnehmung der Wirklichkeit zu erklären sei.[10] Nervosität wurde zu einem Lebensstil, dem man recht positive Seiten abgewann, wie Radkau herausstellt: «Die Badereisen und Kuraufenthalte, mit denen die Neurastheniker Linderung suchten, wurden zu Bestandteilen eines nervösen Lebensstils; dabei wurde die Nervosität von einer Krankheit zu einem Leid-Lust-Phänomen.»[11] Damals erlebten die Nervenheilstätten einen wahrhaften Boom!

Aus dieser Nervosität und dem damit verbundenen Dekadenzgefühl versuchte man andererseits einen ästhetischen Profit zu ziehen. Sagte doch Verlaine: «La décadence, c'est l'art de mourir en beauté.» Hermann Bahr versuchte die Nervosität ästhetisch zu überhöhen. In seiner Rezeption der französischen *décadence* formulierte er das Programm einer anti-intellektuellen Nervenkunst, die als ein poetischer Reflex auf die weltanschauliche Abkehr vom Verstand zu interpretieren ist. Seine Ausrufung einer literarischen «Moderne» muss vor dem Hintergrund seiner vernunftskeptischen Zivilisationskritik betrachtet werden.[12] Unter dem Einfluss der Lektüre von Paul Bourget *(Essais de psychologie contemporaine)* hatte schon Nietzsche im *Fall Wagner* diese moderne Nervenkunst entdeckt, der er eine Art Hassliebe

8 Martin GREIFFENHAGEN: *Das Dilemma des Konservativismus in Deutschland*. München 1971.

9 Joachim RADKAU: *Das Zeitalter der Nervosität.* Deutschland zwischen Bismarck und Hitler. Darmstadt 1998, S. 9.

10 Ebd., S. 273.

11 Ebd., S. 27.

12 Barbara BEßLICH: *Wege in den Kulturkrieg.* Zivilisationskritik in Deutschland 1890-1914. Darmstadt 2000, S. 41.

entgegenbrachte.[13] *Décadence*- oder *fin de siècle*-Literatur oder -Künste werden somit integrierende Bestandteile der modernen Kunstströmungen, die in den Groß- und Hauptstädten dieser Zeit aufblühen (Wiener Moderne, Münchner Moderne, Berliner Moderne).

Die Nervosität wird oft als Reaktion auf die «Mechanisierung der Welt» (Walther Rathenau) gedeutet. In den «nervösen Leiden» erblickt Max Nordau 1892 ein Phänomen mangelnder Anpassung an die Beschleunigung der technischen Innovationen: «Die gesittete Menschheit wurde von ihren neuen Erfindungen und Fortschritten überrumpelt.»[14] Ein Lied der damaligen Zeit, *Nervöses Zeitalter* erläutert: «Überall ein Rennen, Jagen nur nach Mammon, schnödem Geld; jeder möchte die erste Geige spielen in der Welt, Hastges Treiben, hastge Miene, wildes Wogen und Getös! Und der Mensch wird zur Maschine, und der zweite wird nervös.»[15]

Einer der damaligen rührigsten Autoren über das Thema der Nervosität ist der Nervenarzt Willy Hellpach, der 1902 ein Buch publiziert mit dem Titel *Nervosität und Kultur*.[16] Die Quelle der erworbenen Neurasthenie und Nervosität erblickt er in der mangelnden Anpassung an die Bedingungen des modernen Lebens (Großstadt, technische Arbeit), dessen Vorteile er dennoch nicht ignoriert.[17] Er prangert den Kult der Entartung («Entartungsgeistreichler») und der Frivolität an, für den er die hochkapitalistische «Modesucht» verantwortlich macht. Gegen die überfeinerte «Reizsamkeit» der impressionistischen Großstadtkultur mit allen ihren Begleiterscheinungen wie persönlichem Genuss, Kaufgier und billigem Amüsement will er durch die «Tektonisierung» (das heißt Zusammenfügung) aller menschlichen Willensäußerungen im harmonischen Gemeinschaftsleben ankämpfen: «Die architektonische Kultur aber begegnet sich in ihren psychischen Wirkungen mit der sozialisierenden Wirtschaft. Beide bedeuten das Aufhören der Unbeständigkeit, der Zerflatterung, des Unberechenbaren, Sprunghaften, Launischen.

13 In einem Aphorismus «In der Nachbarschaft des Wahnsinns» aus *Menschliches Allzumenschliches* hatte Nietzsche die psychologische Belastung festgestellt, der die moderne Kultur den Menschen aussetzt: «Die Summe der Empfindungen, Kenntnisse, Erfahrungen, also die ganze Last der Cultur, ist so groß geworden, dass eine Überreizung der Nerven-und Denkkräfte die allgemeine Gefahr ist, ja dass die cultivierten Classen der europäischen Länder durchweg neurotisch sind und fast jede ihrer grösseren Familien in einem Gliede dem Irrsinn näher gerückt ist» (KSA II, S. 204).

14 Zitiert von RADKAU: *Nervosität* (wie Anm. 9), S. 174.

15 Ebd., S. 176.

16 Willy HELLPACH: *Nervosität und Kultur.* Berlin 1902.

17 Ebd., S. 38: «Des Nervenarztes bester Helfer ist heute- der Ingenieur. Er vermag die Geister, die er gerufen, auch wieder zu bannen, vermag den Kräften, die er entbunden, das gesunde Maß zu verleihen.»

Organisation und Stil sind auf verschiedenen Gebieten, im Grunde doch das gleiche Prinzip.»[18] Auch vom Arzt Hellpach wird der ästhetische Begriff «Stil» bemüht, um die einheitliche Gestaltung einer gelungenen Kultur zu kennzeichnen, ist doch diese Nietzsche zufolge «Einheit des künstlerischen Stiles in allen Lebensäußerungen eines Volkes».[19]

Der Mensch war sich selbst problematisch geworden. In seinem Aufsatz aus dem Jahre 1908, *Die «kulturelle» Sexualmoral und die moderne Nervosität*, geht Sigmund Freud von den zahlreichen ärztlichen Befunden aus, die die moderne Nervosität feststellen und «kulturkritisch» (durch die Beschleunigung des technischen Fortschritts und die daraus resultierenden höheren Ansprüche an die Leistungsfähigkeit des Menschen, durch das Jagen nach Geld und Besitz usw.) zu beleuchten versuchen, um seine eigene «ätiologische» Diagnose zu stellen: Die moderne Nervosität sei auf die Unterdrückung des Sexuallebens durch die «kulturelle» Sexualmoral zurückzuführen.

Die Jahrhundertwende ist charakterisiert durch den Aufbruch einer einmaligen Vielzahl von neuen Bewegungen, die alle einem kultur- bzw. zivilisationskritischen Impetus oder zumindest einem Antikonventionalismus entsprangen: Naturalismus, Jugendstil, Sezession, Expressionismus, Werkbund, Wandervogel, Siedlungsbewegung, Reformpädagogik usw. Sie alle drücken die schöpferische Unruhe der Zeit aus. Die Lebensreformbewegung zeugt von der Sorge um eine gesunde Lebensführung, die besonders in den modernen großen Industriestädten gefährdet ist. Sie bestätigt auf ihre Weise den Platz, den die Biologie, die im Laufe des 19. Jahrhunderts zur Königin der Wissenschaft avanciert ist, nun auch im Alltagsleben eingenommen hat. Auch die Kulturkritik entgeht diesem Trend zur Biologisierung nicht.

Trend zur Biologisierung der Kulturkritik

Die Idee des Kulturverfalls ist alt: Er wurde dem Verfall der Sitten oder einfach dem organisch-zyklischen Ablauf der Zivilisationen (Giovanni Battista Vico, Johann Gottfried Herder) oder auch der imperialen Ausdehnung und der daraus resultierenden Verwicklung von politischen Zuständen (Charles de Montesquieu, Edward Gibbon über den Verfall Roms) zugeschrieben. Nun tritt aber die Idee einer psychosomatischen Degeneration stark in den Vordergrund. 1892 und 1893 erscheint das zweibändige Werk des jüdischen, lange Zeit in Paris lebenden und wirkenden Arztes, Publizisten und späteren

18 Ebd., S. 238 f.
19 KSA I, S. 274 (*Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben*, IV).

Zionisten Max Nordau: *Entartung*, das gleich ein Bestseller wurde. Aus verschiedenen Symptomen – z.B. der Zunahme von Verbrechen und Selbstmorden (die Arbeiten des italienischen Psychiaters Cesare Lombroso, dem das Buch gewidmet ist, werden hier herangezogen), der Dekadenzliteratur, aber auch den Lehren Nietzsches und der Musik Richard Wagners – glaubt Nordau «eine schwere geistige Volkskrankheit zu erkennen». Seiner eigenen Aussage nach entlehnt Nordau seinen Begriff der Entartung dem französischen Arzt Benedict Auguste Morel.[20] Entartung bedeutet also Abweichung von einem ursprünglichen Typus, welche sich durch organische, das heißt durch leibliche und psychische Symptome signalisiert (Neurasthenie, größere Sterblichkeit usw.). Ihre Ursache liegt auch für Nordau in den modernen Lebensbedingungen (Leben in der Großstadt, Luftverschmutzung, schlechte Ernährung usw.).

Max Nordau ist ein vom Darwinismus geprägter Positivist und im politischen Hinblick ein Liberaler. 1883 hatte er *Die conventionellen Lügen der Kulturmenschheit* publiziert, wo er Monarchie und Kirche scharf kritisiert. Seine Kritik an den Dekadenzsymptomen der Zeit erfolgt im Namen der Vernunft und der Aufklärung, wenn nicht einfach des gesunden Menschenverstands. Echt kantisch proklamiert er zum Beispiel: «Die Emanzipation, für die wir wirken, ist die des Urtheils, nicht die der Begierden.»[21] Im Gegensatz zu Lombroso meint er, dass der Wahnsinn oder die Neurose keine Voraussetzung für das Genie ist. Er bevorzugt vielmehr die «gesunden» Genies wie Goethe und verachtet die krankhafte *fin de siècle*-Literatur mit ihrem Mystizismus (Wagner), ihrem Ich-Kult, ihrem hermetischen Ästhetizismus und ihrer Faszination für die Erotik. Auch an dem übersteigerten Naturalismus eines Emile Zola hat er etwas auszusetzen. «Mystik, Ich-Sucht und Realisten-Pessimismus» sind für ihn Formen der Geistesstörung,[22] die er mit der Gründung einer *Gesellschaft für ethische Kultur* zu bekämpfen gedenkt. Insgesamt steht er der intellektuellen und ästhetischen Moderne kritisch gegenüber und verwirft die ästhetischen und sittlichen Antworten, die die Kulturkritiker selbst auf die Kulturkrise zu geben versuchen. Für ihn ist Nietzsche das Paradebeispiel der intellektuellen und moralischen Entartung der Moderne bzw. des Modernismus. Nietzsche habe eine wahre intellektuelle Pest erzeugt, und seine Jünger seien nur Hysteriker und Dummköpfe.[23] Nichts

20 Verfasser von: *Traité des Dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés maladives*. Paris 1857.

21 Max NORDAU: *Entartung*. Berlin 1892, Bd. I, S. 506.

22 Ebd., S. 496.

23 Siehe den Aufsatz von Steven E. ASCHHEIM: *Max Nordau, Friedrich Nietzsche et «dégénérescence»*. In: Delphine BECHTEL/Dominique BOUREL/Jacques LE RIDER: *Max Nordau 1849-1823.* Critique de la dégénérescence, médiateur franco-allemand, père fondateur du sionisme. Paris 1996, S. 133-147.

desto weniger stellt Nordau das Problem des Kulturverfalls wie Nietzsche in psycho-biologischen Termini, was zeigt, wie Steven E. Aschheim zutreffend notiert, dass «die Rhetorik der Entartung» damals die Grenzen der ideologischen Lager überschritt.[24] Der Entartung wurden alle Symptome des *fin de siècle* zugeschrieben: ewige Wiederkehr des Gleichen, Variation bereits durchgespielter Melodien, Langeweile, Dekadenz, Verlust der Schöpfungskraft, Mangel an Energie und Heroismus.[25] Die Nationalsozialisten werden sich später an die ideologischen Grenzen erinnern: Wenn sie von Entartung sprechen werden, werden sie sich eher auf Nietzsche als auf den liberalen Juden Nordau berufen!

Die Lösungen, die eine solche biologisierte Zeitkritik vorschlägt, sind auch an psychosomatischen, physiologischen Werten orientiert: Eugenik, Hygienik, Freikörperkultur, Naturheilbewegung sind Fächer oder Methoden, die damals *en vogue* sind. Der Sorge um eine gesunde Lebensführung entsprangen die verschiedenen Reformbewegungen: Vegetarierbünde, alkoholfreie Gaststätten und Reformhäuser, Rückkehr zum gesunden Leben in der Natur (Jugendbewegung) usw.[26] Sie entstammen alle einer gewissen Zivilisationsskepsis oder haben zumindest die Ambivalenzen des Fortschritts und der industriellen Zivilisation erkannt. Sie sind aber bei weitem nicht rückwärtsgewandt. Alexandra Gerstner stellt hierzu fest: «Grundtenor der bürgerlichen Reformbewegungen war, dass der Mensch ein anderer werden müsse, damit sich die Gesellschaft ändere – auf dieser Annahme beruhte der ‹Boom› der Utopien vom ‹Neuen Menschen› seit der Jahrhundertwende.»[27] Deutsche Kulturkritik atmet fast immer den Geist der Apokalypse.[28] Der Zusammenbruch der Kultur wird beschworen, um die Ausgangsbasis für ihre Erneuerung ins Licht zu rücken. Der Reformpädagogik wird die Aufgabe zugewiesen, zur Entstehung des Neuen Menschen und zur verbindlichen, integrierenden Weltbildprägung einen wesentlichen Beitrag zu leisten.[29] Träger dieses Erneuerungsprozesses soll also die Jugend sein, die nun einen eigenen sozialen Status erhält und bald von einem wahren Mythos umrankt sein wird. Interessanterweise berücksichtigt Ernst Troeltsch in dem schon zitierten Aufsatz «die sozialistische Kritik», die auch für «die Idee eines höheren, edleren,

24 Ebd., S. 141.

25 Vgl. Georg KAMPHAUSEN: *Die Erfindung Amerikas in der Kulturkritik der Generation von 1890*. Göttingen 2002, S. 50.

26 Vgl. Diethart KREBS/Jürgen REULECKE (Hrsg.): *Handbuch der deutschen Reformbewegungen 1880-1993*. Wuppertal 1998.

27 Alexandra GERSTNER: *Neuer Adel.* Aristokratische Elitekonzeptionen zwischen Jahrhundertwende und Nationalsozialismus. Darmstadt 2008, S. 19.

28 Klaus VONDUNG: *Die Apokalypse in Deutschland*. München 1988.

29 Vgl. Jacques GANDOULY: *Pédagogie et enseignement en Allemagne de 1800 à 1945*. Strasbourg 1997, S. 107-185.

geistigeren, aber auch harmonischeren und unbefangeneren Menschentums» und für «das Ideal der Verwirklichung der Lebensfülle der Vernunft unter der Leitung der geistigen Führer und Organisatoren» eintritt. Dabei zeige sich neben der demokratisch-egalitären auch eine Tendenz zum «Sozialaristokratismus».[30]

Lebensphilosophische Kulturkritik

Eine mildere Form der Biologisierung mag die Durchdringung der Kulturkritik durch die Lebensphilosophie darstellen, wobei Leben von dieser als eine vorrationale Energie physisch-seelischer Natur (vielleicht eher psychischer als physischer Natur) begriffen wird, die die kognitiven, ethischen, künstlerischen und technischen Leistungen des Menschen bestimmt und prägt.[31] Die Kritik an der wachsenden Abstraktheit und Intellektualisierung der Kultur hatte schon lange eingesetzt – bei Vico, Herder, Schiller, selbstverständlich auch Jean-Jacques Rousseau. Kultur – als zweite Natur des Menschen – wurde als wachsender Prozess der Entfremdung von der Natur aufgefasst. Nach Nietzsche setzt sich eine tragische Auffassung der Kultur durch: Die ihr inhärente Vergeistigung oder Intellektualisierung führt schließlich zur Erstarrung ihrer schöpferischen Möglichkeiten, zu ihrem Kältetod. Die Kultur stirbt an der Sklerose ihrer eigenen Produktionen bzw. Objektivierungen, die sich mit steigender Kultur immer mehr ihrem Ursprung und ihrem Zweck entfremden. Wobei «Kultur» meistens hypostasiert wird, das heißt außerhalb ihrer gesellschaftlichen und ökonomisch-materiellen Bedingungen festgehalten wird.[32]

Am deutlichsten erscheint diese tragisch-dialektische Konzeption der Kultur bei Georg Simmel. In seiner *Philosophie des Geldes* (1900) unternimmt es Simmel, die kapitalistische Geld- und Warenwirtschaft seiner Zeit einer allgemeinen, philosophisch oder besser lebensphilosophisch begründeten Kulturkritik zu unterziehen. Joachim Lieber fasst seine Konzeption folgendermaßen zusammen:

30 E. TROELTSCH (wie Anm. 5), S. 643. Man denkt selbstverständlich hier an die Idee der Arbeiteraristokratie, die von Max Weber und anderen vertreten wird.

31 Vgl. hier Hans-Joachim LIEBER: *Kulturkritik und Lebensphilosophie*. Studien zur Deutschen Philosophie der Jahrhundertwende. Darmstadt 1974.

32 Daher die spätere Kritik von Adorno: «Noch in der anklagenden Gebärde hält sie (die Kulturkritik) die Kultur isoliert, unbefragt, dogmatisch fest» in: *Prismen. Kulturkritik und Gesellschaft*. Frankfurt/M. 1955, S. 7.

> Kultur- oder lebensphilosophisch muss Geld über seine ökonomische Konkretion hinaus als Symbol oder Indiz für einen viel fundamentaleren, Kultur in ihrer geschichtlichen Dimension allgemein kennzeichnenden Prozess begriffen werden, eines Prozesses nämlich der Objektivierung des Subjektiven, der Quantifizierung des Qualitativen, der Egalisierung des Nicht-Egalen. Ist aber Geld nach Simmel kulturphilosophisch auf diese Weise bestimmbar und charakterisierbar, dann teilt es darin nur das Schicksal aller Kulturobjektivierungen, nämlich aus der Spontaneität und seelischen Energie der Individuen zwar hervorzugehen, sich dann aber doch – einmal erzeugt und eigenen Gesetzen folgend – gegen diese wenden, gegen sie ausschlagen zu können. Geld und Geldwirtschaft, gerade auch in ihrer historischen Konkretion in der kapitalistischen Gesellschaft der Moderne, sind demzufolge nur ein besonders modifizierter Fall einer allgemeinen schicksalhaften Gesetzmäßigkeit, der nach Simmel jede Kultur unabdingbar unterliegt, und für die er später die Begriffe der «Tragödie der Kultur» und des «Konflikts der Kultur»[33] geprägt hat. Das Tragische dieses für jede Kultur konstitutiven Konflikts liegt ja nach Simmel eben in der unaufhebbaren Spannung beschlossen zwischen subjektiver und objektiver Kultur, zwischen entäußernder Seele und vergegenständlichtem Geist.[34]

Die Entfremdung oder Verdinglichung, die Marx und die Marxisten erst wirklich mit dem Aufstieg des Kapitalismus anfangen lassen, wird also bei Simmel zur unausbleiblichen Begleiterscheinung jeder Kulturentwicklung. Darin erblicke ich das Merkmal der eigentlichen Kulturkritik im Unterschied zur bloßen Gesellschaftskritik. Diese diagnostiziert Übel, die durch die Vollendung des Projekts der Moderne heilbar sind (so zum Beispiel auch Marx), jene reflektiert auf die Ambivalenzen dieses Projekts selbst. Obwohl es Simmel scheinen will, «als ob von allen geschichtlichen Epochen, in denen dieser chronische Konflikt sich zum akuten gesteigert hat und die ganze Breite der Existenz zu erfassen suchte, noch keine ihn so deutlich wie die unsere als ihr Grundmotiv enthüllt hat»,[35] ist er doch kein Kulturpessimist, denn er vertraut weiter auf die plastische Kraft des Lebens, das heißt auf seine Fähigkeit, neue kulturelle Formen hervorzubringen. Ein bisschen wie Nietzsche, der die Überwindung des Nihilismus erst nach seiner Vollendung ins Auge fasst, glaubt er, dass der in der Gegenwart erreichte Grad an

33 G. SIMMEL: *Der Begriff und die Tragödie der Kultur,/ Der Konflikt der modernen Kultur*. In: *Das individuelle Gesetz.* Hrsg. von M. Landmann. Frankfurt/ M. 1968, S. 116-147.

34 Hans-Joachim LIEBER (wie Anm. 31), S. 17. Vgl. Georg SIMMEL: *Die Großstädte und das Geistesleben* (1903). In: *Soziologische Ästhetik*, hrsg. von Klaus Lichtblau. Darmstadt 1998, S. 124: «Indem das Geld alle Mannigfaltigkeiten der Dinge gleichmäßig aufwiegt, alle qualitativen Unterschiede unter ihnen durch Unterschiede des Wieviel ausdrückt, indem das Geld, mit seiner Farblosigkeit und Indifferenz, sich zum Generalnenner aller Werte aufwirft, wird es der fürchterlichste Nivellierer, es höhlt den Kern der Dinge, ihre Eigenart, ihren spezifischen Wert, ihre Unvergleichbarkeit rettungslos aus.»

35 *Das individuelle Gesetz*, Anm. 21, S. 173.

gesellschaftlicher Nivellierung und Gleichmachung zugleich den Ausgangspunkt für einen neuerlichen Prozess der sozialen Differenzierung und für eine fast postmodern anmutende Rückkehr zum schöpferischen, weiterhin in der Kunst waltenden «individuellen Gesetz» darstellen kann, und zwar nicht zuletzt dank den durch die distanzierende Funktion des Geldes geschaffenen Freiheiten. Die tragische Dialektik der Kultur kann und wird sich also nach Simmel in ihr Gegenteil umkehren. In den Großstädten sieht man zum Beispiel, wie ein neuer Individualismus auf dem Boden der Nivellierung und Atomisierung erwächst.

Die Polarität zwischen Geist und Seele und die Idee eines tödlichen dialektischen Verhältnisses zwischen ihnen wird erst in der späteren lebensphilosophischen Kulturkritik ihren Höhepunkt erreichen. 1914 publiziert Theodor Lessing *Untergang der Erde am Geiste*. Sieben Jahre später, 1921, präzisiert und veranschaulicht er seine Gedanken in *Die verfluchte Kultur. Gedanken über den Gegensatz von Leben und Geist*. Wie noch später sein Freund Ludwig Klages, der sein Hauptwerk im Jahre 1927 *Der Geist als Widersacher der Seele* überschreibt, vertritt Lessing eine tragische Auffassung der Kultur. Kultur ist «Übermächtigung des Lebens durch den Geist».[36] In der Einleitung der letztgenannten Schrift zitiert Lessing Rousseaus ersten Diskurs über die Wissenschaften und die Künste und schreibt: «Geist ist eingedrungen in die Natur, wie das Messer dringt in eines Baumes Mark. Nunmehr freilich kann die toddrohende Schneide nicht aus dem Stamme herausgezogen werden, denn der Baum würde dabei verbluten. Aber niemand darf behaupten, daß ein Schwert im Herze der Weltesche das Merkmal sei für ihre Gesundheit.»[37] Lessings und Klages' tragische Konzeption der Kultur weist schon in mehr als einer Hinsicht auf die These der Dialektik der Aufklärung hin, die zur Zeit des Zweiten Weltkriegs Theodor W. Adorno und Max Horkheimer in ihrem gleichnamigen Buch darlegen werden. Ihre Evozierung einer ökologischen Naturkatastrophe, die durch den Raubbau des Menschen an der Natur verursacht wird, nimmt aktuelle Klagen und Warnungen vorweg.

Den Antiintellektualismus, der der lebensphilosophischen Kulturkritik innewohnt, findet man diffus in vielen anderen Protesthaltungen. Das Ende des 19. Jahrhunderts ist die Epoche der Neo-Bewegungen, nicht nur im Kunstbereich, in dem die Sezessionen und Avantgarden sich neben dem Historismus (Neo-Gotik usw.) durchsetzen, sondern vor allem in der Philosophie und der Ideengeschichte: Neu-Kantianismus, Neu-Platonismus, Neu-Fichteanismus, Neu-Idealismus und Neu-Romantik. Es verbreitet sich

36 Theodor LESSING: *Die verfluchte Kultur.* München 1981, S. 7.
37 Ebd.

allgemein, durch Popularphilosophen wie Rudolf Eucken, ein Vulgäridealismus, der sich gegen den herrschenden Materialismus und den Kampf der Egoismen richtet. Nietzsches Kritik an den «letzten Menschen» und an ihrem schnöden Alltagsmaterialismus hat den Weg eröffnet. Dagegen werden die Werte der Innerlichkeit und des Irrationalen gerühmt und gefördert.

Wie zur Zeit der Romantik versuchen die neuidealistischen, irrationalistischen Lehren ein Bedürfnis nach Totalität und ethisch orientierender Weltanschauung zu befriedigen, das bei dem analytischen, sezierenden Rationalismus der Wissenschaft und der Technik zu kurz kommt. Nietzsches Kampf gegen den Positivismus, das heißt gegen den Anspruch der Wissenschaft als *magistra vitae* aufzutreten, wird fortgesetzt. Der Wissenschaft und dem Verstand wird die Fähigkeit abgesprochen, die Welt bis auf den Grund zu erkennen und die Sinnfrage zu lösen. Die Modernisierung, verstanden als wissenschaftich-technischer Fortschritt und auch als Aufstieg der kapitalistischen Wirtschaft mit all ihren sozialen und kulturellen Konsequenzen, ist ein ständiger Prozess der Autonomisierung, Pluralisierung, Mobilisierung und Entzauberung, der auch ständig die Suche nach Ersatzsakralisierungen in Gang setzt. Versuche der Remythisierung setzen also nun ein, die der technischen Arbeitswelt eine ebenbürtiges «Reich der Seele» (Walther Rathenau) entgegenzusetzen trachten: Restaurierung der Metaphysik in der Philosophie, Übersteigerung des Sakralen in der Kunst, Rechristianiserung (Hugo von Hofmannsthal: *Jedermann*, 1903-1911) oder – wie in der Romantik – Bekehrung zum Katholizismus zum Beispiel im George-Kreis (weil der liberale Protestantismus mit dem kapitalistischen Industrialismus allzu sehr kompromittiert ist), alternative Religionen (Neuheidentum, Einführung des Buddhismus, religiöser Sozialismus), Erscheinen neureligiöser Suchernaturen im Roman, im Drama und in der Lyrik, dies alles zeugt von einer tiefen Sehnsucht nach Totalität und Bindung. Also nicht nur Idealismus statt Materialismus, sondern auch *religio* statt *liberatio*.[38] Die Wissenschaft selbst gibt sich den Anschein einer sinnstiftenden, alles verbindenden Religion, wie im Monismus des Zoologen Ernst Haeckel (*Der Monismus als Band zwischen Religion und Wissenschaft. Die Welträtsel. Studien über biologische Philosophie*, 1899).

38 Hier folge ich der Darstellung von Richard HAMANN/Jost HERMAND: *Stilkunst um 1900*. Frankfurt/M. 1977 (Fischer Taschenbuch 6354).

Politisierung der Kulturkritik

Die neuidealistische, neuromantische Kritik plädiert für einen Rückzug aus den wirtschaftlichen und politischen Interessenkämpfen. Dass dieser angebliche apolitische Anspruch dennoch schwerwiegende politische Konsequenzen hat, werden wir noch sehen. In der Tat kennzeichnet ein bisher noch unbekannter Grad der Politisierung die wilhelminische Kulturkritik.

Diese Politisierung weist zunächst eine innenpolitische Perspektive auf. Schon im 18. Jahrhundert war das Mißtrauen der «Philosophen» gegenüber dem «Pöbel» groß. Die reell eingetretene Vermassung, der «Aufstand der Massen», wie Ortega y Gasset später dieses Phänomen nennen wird, wird nun als einer der Hauptursachen des Kulturverfalls denunziert. In einem Essay von 1904 *Von Schwachheit, Furcht und Zweck* entwickelt Walther Rathenau eine «Zwei-Schichten-Theorie», die er dann 1911 in *Zur Kritik der Zeit* wieder aufnehmen wird. Im Anklang sowohl an Nietzsches Soziogenese und Verfallstheorie in *Zur Genealogie der Moral* als auch an die Thesen von Joseph Arthur Comte de Gobineau erklärt Rathenau die Kulturentwicklung eines Volkes durch das Zusammenspiel zweier Schichten, von denen die vornehme, aristokratische zunächst die eigentlich kulturschöpferische ist: «Eine Geschichte ist nur denjenigen Gemeinwesen beschieden worden, die von einer Oberschicht beherrscht, von einer stammverschiedenen Unterschicht getragen waren.»[39] Nach einer Phase des Gleichgewichts, bzw. der harmonischen Mischung, die den kulturellen Höhepunkt darstellt (auch bei Gobineau wurden die verschiedenen Hochkulturen durch Blutmischungen hervorgebracht), tritt der Kulturverfall ein, wenn die Unterschicht zur Herrschaft gelangt und alles vom «Geschmack der Menge» geprägt wird. Diese Phaseologie weist schon auf die spätere von Oswald Spengler hin.

Bei Walther Rathenau zeigt sich das, was Theodor Lessing, selbst ein Jude, später mit Recht den jüdischen Selbsthass heißen wird.[40] Denn er verleiht den heldischen Mut-Menschen der Oberschicht, denen er eine Raubtier- und Kriegernatur zuschreibt, ausgesprochen nordische Züge, während die schwachen Furcht- und Zweckmenschen der Unterschicht mit ihrer «Sklavenseele» eindeutig durch jüdische Eigenschaften gekennzeichnet sind.

39 Walther RATHENAU: *Schriften*. Berlin 1965, S. 145; Pierluca AZZARO: *Deutsche Geschichtsdenker um die Jahrhundertwende und ihr Einfluß in Italien.* Kurt Breysig, Walther Rathenau, Oswald Spengler. Bern e.a. 2005, S. 166/167 zitiert diese Sätze: «Der Obere herrscht, leitet, verantwortet und schützt, der Untere gehorcht, leistet, dient und strebt. Der Obere erzieht sich zur Gesinnung und Freiheit, der Untere zur Ausdauer und Fertigkeit.»

40 Theodor LESSING: *Der jüdische Selbsthaß*. Berlin 1930. Aber Rathenau steht nicht unter den von Lessing geschilderten Persönlichkeiten.

Rathenau bezeichnet die Vermassung als «vertikale Migration». Die Entwicklung der modernen Gesellschaft sei gekennzeichnet durch den Zuwachs und die Verdichtung der Bevölkerung, durch die «Mechanisierung», die es erlaubt, die Bedürfnisse dieser Massen zu befriedigen und durch eine Umschichtung (eben die vertikale Migration), die zur Eliminierung der germanischen Oberschicht führt.[41] Entgermanisierung geht Hand in Hand mit Verdichtung und Mechanisierung. Pierluca Azzaro hat recht, in diesem Zusammenhang von «rassenmäßigem Geschichtsverständnis» zu sprechen.[42] Denn die tödliche Mechanisierung der Welt ist in den frühen Schriften Rathenaus das Werk der – jüdischen oder jüdisch aussehenden – Furcht- und Zweck-Menschen und die Lösung heißt der «Weg der Nordifikation» und, nach der verhängnisvollen «Entgermanisierung», die Züchtung von Adelsrassen. Ironie des Schicksals: Walther Rathenau wird sich, wie man weiß, zum Vernunftrepublikaner entwickeln und eben als jüdischer «Novemberverbrecher» und Verräter von nationalistischen Fememördern ermordet werden. Zur Zeit des Ersten Weltkriegs erfuhr sein Denken freilich eine Schwenkung. Der rassenmäßige Standpunkt wurde zugunsten des Gegensatzes zwischen Intellekt und Seele aufgegeben. Die vom Intellekt verursachte Mechanisierung der Welt sollte nun durch ein «Reich der Seele» (man denkt an das «supplément d'âme» von Henri Bergson) bekämpft und ausgeglichen werden.

Rathenaus Theorien der Jahrhundertwende können als Ausdruck einer in etwa sozialdarwinistisch gefärbten Unternehmerideologie interpretiert werden, die ihre Angst sowohl vor dem Aufstieg der Arbeiterbewegung (der Sozialdemokratie) als auch vor dem des internationalen Finanzkapitalismus (der «Bankokratie») zum Ausdruck bringt. In der Anprangerung des «Massenaufstands» drückt sich aber bei den meisten Kulturkritikern der Geistesaristokratismus von Bildungsbürgern aus, die, in der kapitalistischen und industriellen Massengesellschaft immer mehr marginalisiert, sich weiterhin dem Traum des Philosophenkönigs à la Platon hingeben: «Nicht die Reichen und nicht die Vielen sollten das Wohl der Gesamtheit in den Händen haben, sondern die, die sich aus eigener Kraft zu den Ersten im Reich des Geistes gemacht haben.»[43]

Auch ein sozialdemokratisch und feministisch eingestellter Autor wie Theodor Lessing vertrat geistesaristokratische Positionen. Er veröffentlichte im Jahre 1908 eine Kampfschrift *Der Lärm* und gründete einen «Lärmschutzverband», dessen Mitteilungsorgan *Der Anti-Rüppel* überschrieben

41 Walther RATHENAU: *Zur Kritik der Zeit*. Gesammelte Schriften in 5 Bänden. Berlin 1918, Bd. I, S. 36.

42 AZZARO (wie Anm. 39), S. 170.

43 Friedrich Alafberg zitiert von HAMANN/HERMAND: *Stilkunst* (vgl. Anm. 38), S. 85.

war.[44] Den Kern des Lärmproblems begriff er als unverschämte Anmaßung des Pöbels und akustische Machtergreifung der Geistfeinde. Er wollte seinen Kampf gegen den Lärm als ersten Schritt zur «Eugenik» sehen. Er erhob die Nervenzartheit zum Ausweis des Geistesaristokraten. Für die Kulturkritiker geht Vermassung Hand in Hand mit Egalisierung der Gesellschaft, die sich nun aus gleichen standardisierten Individuen zusammensetzt, denen es an wahrer Persönlichkeit mangelt. Erst die Führung durch einen «geistigen Menschen» kann die Masse zum Volk machen, das heißt zu einem organisch-hierarchischen Ganzen, in dem jeder seinen richtigen Platz und seine wahre Persönlichkeit finden kann. Man trifft hier wieder auf die Korrespondenzlehre, die der Romantik zugrunde liegt: erst in der Bindung an das Ganze (Volk, Kultur, Welt) kann der einzelne Mensch seine wahre Bestimmung und eine sinnvolle Identität erlangen.

Wiederum hatte ein Soziologe ein paar Jahre vor der Jahrhundertwende die Klage der Kulturkritik gleichsam theoretisch zu fundieren versucht: Ferdinand Tönnies mit seinem Buch *Gemeinschaft und Gesellschaft* (1887), das bis in die Zeit der Weimarer Republik regelmäßig wieder aufgelegt wurde. Gemeinschaft und Gesellschaft sind für ihn zwei Modi der Vergesellschaftung. Gemeinschaft beruht auf spontan-affektiven Banden, die in naturwüchsigen Gruppen wie der Familie, der Sippe, dem Stamm, dem Dorf, der Kleinstadt historisch gewachsen sind und fast unbewusst empfunden werden; Gesellschaft beruht im Gegensatz auf vertraglichen Banden, die bewusst eingegangen und meistens in juristischer Form verankert werden. Je mehr eine Menschengruppe sich entwickelt und ausdifferenziert, desto mehr greift die «Gesellschaft» auf Kosten der «Gemeinschaft» um sich. Kulturpessimistisch und vergangenheitsnostalgisch wollte Tönnies gar nicht sein. Er wollte nur diese zwei, in allen menschlichen Gruppen koexistierenden Vergesellschaftungsformen untersuchen. Trotzdem brachten seine Analysen Wasser auf die Mühlen der Kulturkritiker, in dem Maße wie sie der – modernen – Organisation das Organische der ursprünglichen Gesellschaftsformen entgegensetzten. Die Antithese Gemeinschaft/Gesellschaft deckte sich weitgehend mit der von Kultur und Zivilisation, die in der deutschen Kulturkritik einen immer größeren Platz einnahm, wie wir noch sehen werden. Der Sozialdemokrat Tönnies sollte in der Weimarer Republik gegen die Vereinnahmung seiner Theorie durch die national-konservative Kulturkritik

44 Matthias LENTZ: *Ruhe ist die erste Bürgerpflicht*. Lärm, Großstadt und Nervosität im Spiegel von Theodor Lessings «Antilärmverein». In: *Medizin, Gesellschaft und Geschichte* 13 (1994), S. 81-105.

protestieren. Was ihn betrifft, sah er die Lösung im Organisch-Werden der sozialistischen Organisation.[45]

Die Sehnsucht nach dem Ganzen, bzw. nach der «organischen» Integration ins Ganze der Nation oder des Staatskörpers wird in den so genannten «Ideen von 1914» kulminieren. Da die Geschichte nicht rückgängig gemacht werden kann, wird auch hier Zuflucht genommen zur Organisation. Ihr Theoretiker Johann Plenge proklamiert: «Das lebenskräftige Ganze von Staat und Wirtschaft, das den einzelnen mit seiner freiwilligen Arbeit ganz in sich aufnimmt und ihm die Eingliederung in das größere Leben, in dem er als mitwirkender Teil zur Geltung kommt, zu seiner eigenen Lust und Freud macht: das ist die Idee von 1914 […] Die Idee von 1914 heißt also […]: erkenne dich als Glied des Ganzen! *Lebe im Ganzen! Handele aus dem Ganzen!* Denn Organisation ist das geistige Gliederungsganze.»[46]

Integration in das Ganze des Staates setzt eine Hierarchie voraus. Die Massenphobie mündet in einen Genie-Helden- und Persönlichkeitskult ein. Hier sind die Einflüsse von Thomas Carlyle und Friedrich Nietzsche nicht zu leugnen. Die Idee der Bildung eines neuen Adels,[47] der aufgrund seiner nicht zuletzt rassisch-geistigen Überlegenheit sowohl außenpolitisch als auch innenpolitisch seinen Führungsanspruch geltend machen kann, wird in den kulturkritischen Schriften der damaligen Zeit mannigfach variiert. Sie kommt den Wünschen des Adels, der sie als die Bestätigung seines Status betrachtet, des Großbürgertums, das darin eine soziale Integrationskraft erblickt, und des Mittelstands entgegen, der in der rassischen Überlegenheit eine Kompensation für seine – mehr empfundene als reelle – Marginalisierung ansieht. Das Ideal des großen, heldischen Tatmenschen wird dem verächtlichen Materialismus des Massenmenschen entgegengesetzt. Troeltsch schreibt richtig: «Das Ethos des Heroismus auf allen Gebieten als Gegensatz gegen den Naturalismus der bloßen Massenschiebungen und gegen den Utilitarismus der bloßen Geschäftsmoral wendet sich in gleicher Weise gegen Demokratie und Kapitalismus wie gegen den ästhetisierenden und beschaulichen Selbstgenuß als das Evangelium der schöpferischen Tat.»[48]

45 Ferdinand TÖNNIES: *Gemeinschaft und Gesellschaft*. Darmstadt 1979 (1. Ausgabe 1887).

46 Zitiert im *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*, Anm. 3, S. 19.

47 Siehe Alexandra GERSTNER (wie Anm. 27), S. 198 ff.

48 Ernst TROELTSCH (wie Anm. 5), S. 643.

Nationalisierung der Kulturkritik

Die «Ideen von 1914», die man stets als Fluchtpunkt der Kulturkritik der Jahrhundertwende im Auge behalten soll, stellen einen weiteren Grad der Nationalisierung der deutschen Kulturkritik dar, welche seit dem Wilhelminismus der «deutschen Bewegung» ideologisches Material zulieferte. Entfremdung in der Moderne wurde in Deutschland schon früh mit Überfremdung gleichgesetzt. Für Herder wie für Novalis kam der Rationalismus, die Quelle aller zivilisatorischen Übel, aus Frankreich. Für den Nietzsche der *Geburt der Tragödie* konnte die dionysische Wiedergeburt der – deutschen – Kultur aus dem Geiste der Musik Wagners erst nach Verdrängung des romanischen Einflusses bzw. der romanischen Intellektualität gelingen. Diese Angst vor Überfremdung schlägt sich nun in der Antithese von deutscher Kultur und westlicher Zivilisation nieder. Die Geschichte dieses Gegensatzpaares soll hier nicht nachgezeichnet werden und es soll auch von seinem heuristischen Wert abgesehen werden.[49] Die Definition dieser Antithese durch Thomas Mann *(Gedanken im Krieg, Betrachtungen eines Unpolitischen)* nimmt Leopold Ziegler in seiner Schrift *Das Wesen der Kultur* (1903) teilweise vorweg: Kultur sei «durch gemeinsam gestaltete Wirklichkeit», wogegen Zivilisation «praktisches Verhalten, durch den bewussten Zweck der Glückseligkeit bestimmt» ist.[50] Richard Hamann und Jost Hermand kommentieren in ihrer *Stilkunst um 1900* seine Position: «Wie alle Diederichs-Autoren sah Ziegler in der um sich greifenden ‹Zivilisation› einen Beweis für die Allmacht des rationalen Bewusstseins in der modernen Welt, während er das Spezificum der Kultur mit dem Absoluten erblickte. Auch er kam daher zu der antithetischen Gegenüberstellung: Kultur gleich organisch, instinktsicher, intuitiv, schöpferisch-substantiell; Zivilisation gleich verfremdet, rationalistisch, widernatürlich, mechanistisch, d.h. die «schrankenlose Verherrlichung des zum Prinzip erhobenen Egoismus.»[51] Obwohl eine Wertehierarchie eingeführt wird, bedingen noch bei Ziegler Kultur und Zivilisation einander. Houston Stewart Chamberlain und andere völkisch orientierte Autoren vertreten aber schon die in den «Ideen von 1914» herrschende These, Kultur sei völkisch gebunden, Zivilisation dagegen international, und also mechanisch, rein materialistisch und seicht, und somit für das deutsche Volkstum verderblich.

Jetzt wird nämlich die technisch-wissenschaftliche Zivilisation und die damit Hand in Hand gehende Liberalisierung und Demokratisierung der

49 Vgl. hier: *Europäische Schlüsselwörter. Kultur und Zivilisation*. München 1967.
50 Ebd., S. 318-319
51 HAMANN/HERMAND: *Stilkunst* (vgl. Anm. 38), S. 106.

Gesellschaft immer betonter und ausdrücklicher als fremdes Produkt beschrieben, das die Substanz oder das Wesen des deutschen Volks zu vernichten droht. Die Kulturkritik bekommt so in Deutschland eine Identitätsdimension, die sie kaum wo anders in diesem Maße besitzt. Auf dieser Basis entwickelt sich die nationalistische Kritik am Deutschen Reich. Sie entwächst der Sorge um die «Exstirpation des deutschen Geistes zugunsten des deutschen Reichs», die Nietzsche zu Beginn seiner ersten *Unzeitgemäßen Betrachtungen* formuliert. Parallel zu Nietzsche – der aber kein Nationalist war – betreibt Paul de Lagarde, ein exzentrischer Orientalist, der Bismarcks kleindeutsche Lösung brandmarkt, Kulturkritik mit dem «Gestus des Propheten», so Thomas Nipperdey, der Lagardes Kritik folgendermaßen darstellt und somit auch beinahe sämtliche Motive der Kulturkritik nicht nur zur Zeit Bismarcks, sondern auch im ganzen Deutschen Reich zusammenfasst:

> Er will die innere Leere des gerade gegründeten und ach so stolzen Bismarckreichs entlarven, kaum je habe es eine neue Schöpfung gegeben, die so «unfroh» sei: Entfremdung, Entwurzelung, Sinnverluste, Verfall der Individualität, ja der Möglichkeit von Selbstverwirklichung, Materialismus, Mediokrität und Moralverzehr, Egoismus und Seelenlosigkeit, Verschwinden der Transzendenz, des Überalltäglichen, Komfort, Profit und Sicherheit statt Wagnis, Opfer, Tragik und Größe; der «Erfolgsdeutsche» als herrschender Typus, eine routinisierte, versteinerte und hyperintellektualistische Bildung, eine antagonistische, zerspaltene Gesellschaft – das sind die Stichworte. Die moderne Kultur ist von Übel, durch und durch, ihr gilt der flammende Haß des Autors (wie es seither eine deutsche Tradition der Zeitkritik geblieben ist, unbeschadet aller politischen Richtung), ihr und ihren Verfechtern, den Modernisten: Liberalen und Intellektuellen, Kapitalisten und Sozialisten, Bismarck und den Juden. Dabei ist für Lagarde die religiöse Dimension ganz entscheidend, sie bestimmt die Zivilreligion und den Kern der Kultur: Die Starrheit von Dogmen und Institutionen wie die pure Säkularität der Kultur- und Wohlstandsreligion sind gleichermaßen verderblich. Worauf es ankommt ist eine Erneuerung der Kultur, ihrer schöpferischen, überintellektualistischen Potenzen – aus dem Geist einer erneuerten Religion der Innerlichkeit, der Idealität, des Heroismus, wie sie der wirkliche «Jesus» verkörpert hat. Dazu gehört auch der wahre Patriotismus; es geht um eine geistig-seelische, eine innere Reichsgründung […] Die erneuerte Religion muss, weil die Innerlichkeit an Gemeinschaft gebunden ist, volksbezogen, muss germanisch sein, das Paulinisch-Jüdische ist verderblich.[52]

Der eigentliche nationalistische Kulturkritiker des wilhelminischen Reichs ist Julius Langbehn, dessen *Rembrandt als Erzieher. Von einem Deutschen* 1890 erstmals erschienen ist und für Generationen von bildungsbürgerlichen Deutschen einen wichtigen Bezugspunkt dargestellt hat. Langbehns Kulturkritik ist in ihren Leitmotiven der Lagardes ähnlich. Der «Rembrandtdeutsche» setzt aber nicht mehr auf eine nationale Religion, sondern eher auf die Kunst

52 Thomas NIPPERDEY: *Deutsche Geschichte 1866-1918.* Band I Arbeitswelt und Bürgergeist. München 1990, S. 825 f.

bzw. auf eine Kunstrevolution, bei der Rembrandt Pate stehen soll. Die Welt – Kultur, Gesellschaft, Politik – muss vom Ästhetischen her geheilt und erneuert werden. Langbehn beklagt die Amerikanisierung und Liberalisierung Deutschlands und wünscht für sein Land einen «heimlichen Kaiser», das heißt einen geistesaristokratischen Führer, der neben dem politischen Kaiser dem Reich zur erwünschten Synthese von Macht und Geist verhelfen soll. Sein Idealismus ist aber stark durchdrungen von deutschtümelnden vitalistischen Elementen: Kunst ist die Stätte der Eigentlichkeit und des elementaren schöpferischen Lebens gegen die intellektualisierte, von der Wissenschaft stark geprägte moderne Zivilisation.

Der Ort, wo sich diese intellektualisierte Zivilisation verbreitet und wo die Überfremdung ihren Extremgrad erreicht, ist die moderne Großstadt. Dort, zum Beispiel in Berlin, triumphiert die Amerikanisierung Deutschlands. Schon Wilhelm Heinrich Riehl nannte die Großstädte in seinem mehrbändigen Werk *Die Naturgeschichte des deutschen Volks* (1851/69) «die Wasserköpfe der modernen Zivilisation». Dort herrschen nach den Kulturkritikern Materialismus, Egoismus, Mammonismus und Depravation (der alte Mythos von der Hure Babylon speist ständig diese Kritik), dort leben entwurzelte, atomisierte Massen, eine kosmopolitische Bevölkerung, die aus «geistigen Nomaden» besteht.[53]

Der Hass gegen die Großstadt und die Angst vor der Entwurzelung, vor dem Kosmopolitismus, das heißt vor dem Verlust der eigenen althergebrachten Kultur erklären das Entstehen literarisch-kultureller Bewegungen: die Los-von-Berlin-Bewegung (Friedrich Lienhard), den Heimatschutz (Paul Schultze-Naumburg) und nicht zuletzt die Jugendbewegung. In der Gartenstadtbewegung drückte sich ein Versuch aus, eine Synthese zwischen Land und Stadt herzustellen.

Lagardes und besonders Langbehns Werke veranschaulichen, wie eine idealistische, ethisch-ästhetische Kulturkritik, die damals von vielen Intellektuellen geübt wurde, welche sich ernsthaft oder gar wissenschaftlich mit der geistigen Situation der Zeit auseinandersetzten (Konservative wie Hugo von Hofmannsthal, Nationalliberale wie Max Weber oder Ernst Troeltsch), in eine völkische umschlagen kann. Die schon von Heinrich Heine angeprangerte Deutschtümelei nimmt nun biologisch-rassistische Formen an. Der kulturelle Patriotismus ist noch annehmbar (Denken wir an das Gedicht Schillers *Deutsche Größe*). Die Parole von Emanuel Geibel, die vom Kaiser selbst in seiner Hunnenrede von 1904 wieder verwendet wurde: «Am Deutschen Wesen mag die Welt genesen» ist schon bedenklicher, wenn sie

53 Der Ausdruck «geistige Nomaden» stammt wohl von Nietzsche, der ihn aber mit dem Freigeist identifizierte und also positiv bewertete.

zur Rechtfertigung des deutschen Imperialismus dient. Wenn die Idee einer deutschen Sendung und die Idee des deutschen Sonderwegs rassistisch-biologische Züge annimmt und in die Proklamation der Überlegenheit und Erwähltheit der germanischen bzw. arischen Rasse einmündet, wird sie politisch recht gefährlich. Zwar stammt die Idee der rassischen Überlegenheit der Arier aus Frankreich, bzw. von Gobineau, dessen Gedankengut in Deutschland von Ludwig Schemann und von der Gobineau-Gesellschaft verbreitet wurde. Aber Gobineau projizierte in seine Verfallstheorie den schmerzlich empfundenen Untergang des Adels (obwohl er sich selbst den Adelstitel angemaßt hatte!). Gegen die Dekadenz durch die Vermischung und Verdünnung des edlen, kulturschöpferischen Blutes mit anderen Blutarten niederer Qualität ließ sich ihm zufolge nichts unternehmen. Die menschliche Kultur konnte nur ihrem sicheren Tod durch Entropie entgegensehen, der glücklicherweise erst in zweitausend Jahren eintreten sollte. In seinen *Grundlagen des 19. Jahrhunderts* (1899) teilt Houston Stewart Chamberlain, Schwiegersohn Wagners, Gobineaus These von der kulturschöpferischen Kraft der germanischen Rasse. Er verwirft aber Gobineaus Geschichtspessimismus, das heißt seinen Glauben an ursprüngliche reine Urrassen, die dann nur noch ausarten können. Wie Nietzsche glaubte, dass die Nation viel eher eine *res facta* als eine *res nata* ist, meint Chamberlain, reine Rassen seien das Ergebnis eines zum großen Teil kulturellen Bildungs- und Erziehungsprozesses. So kann eine reine germanische Rasse herangezüchtet werden, unter der Voraussetzung, es gelingt den verderblichen Einfluss des Judentums zu beseitigen. Die Juden werden nicht mehr bloß als eine unterlegene Rasse vorgestellt, sondern zur «Gegenrasse» erklärt. Man findet die Zwei-Schichten-Theorie wieder: Seit dem Tod Christi (der von Chamberlain zum Nicht-Juden gestempelt wird!) besteht ein dauernder Kampf zwischen der germanisch-christlichen und der jüdisch-materialistischen Weltanschauung, die es nun zu eliminieren gilt.

Chamberlains rassenideologische Deutung der Geschichte übte einen großen Einfluss auf die rassistischen Vorstellungen des Nationalsozialismus aus. Dabei wäre es aber falsch zu glauben, dass der völkische Nationalismus[54] schon einem rein biologischen Rassismus verfallen wäre. Rasse wird öfters mit idealistischen oder gar mystischen Termini als Idee oder als Seele definiert. Paul de Lagarde schrieb schon: «Das Deutschtum liegt nicht im Geblüte, sondern im Gemüte», was ihm die Kritik völkischer «Hardliner» zuzog.[55]

54 Vgl. Uwe PUSCHNER, Walter SCHMITZ und Justus H. ULBRICHT (Hrsg.): *Handbuch zur «Völkischen Bewegung» 1871-1918*. München e.a. 1996.

55 Vgl. Uwe PUSCHNER: *Die völkische Bewegung im wilhelminischen Kairserreich*. Sprache. Rasse. Religion. Darmstadt 2001, S. 124 f. (Kapitel über die «Rassenseele»).

Durch die Verbindung des Germanischen mit dem – vom unreinen römisch-katholischen Element gesäuberten[56] – Christlichen im Kampf gegen das jüdische Element bleibt die national-religiöse Komponente, die von Wagner herrührt, in Chamberlains Rassismus und Antisemitismus besonders prägnant. Bei ihm ist eigentlich schwer zu entscheiden, ob Rasse ein biologischer oder ein geistig-moralischer, stark religiös aufgeladener Begriff ist.[57] Sein Züchtungsgedanke impliziert aber, dass die Eugenik, die anfangs eher als fortschrittlich-humanistische, wissenschaftliche Methode gedacht war, nun in den Dienst der blonden Rasse der Germanen und ihres hegemonialen Strebens gestellt werden könnte.

Ein anderer Rasseprophet dieser Zeit, Jörg Lanz von Liebenfels (alias Adolf Lanz), soll auch einen nicht geringen Einfluss auf den jungen Hitler gehabt haben.[58] Er gab ab 1905 eine Zeitschrift heraus, die *Ostara*, die dem Feminismus und Pazifismus der Großstädte die Fehde ansagte und in Wort und Bild den Nachweis erbringen wollte, dass der blonde «Arioheroiker», der schöne, sittliche, adelig, idealistische, geniale und religiöse nordische Mensch der Schöpfer und Erhalter aller Wissenschaft, Kunst und Kultur und Hauptträger der Gottheit sei! Für die stärker biologisch und sozialdarwinistisch denkenden Völkischen sollen alle «Mischmasch-Menschen» oder dunkle «Tschandala-Rassen», angefangen mit den Juden, wieder unter die Knute einer germanischen Herrenschicht gebracht werden, deren blutsmäßige Reinigung und Höherzüchtung zum Ziel erklärt wird. Der Pangermanismus, die Herrschaft der arisch-germanischen Rasse soll dem Völkerchaos (wie er sich auch in den Großstädten zeigt) ein Ende setzen, dem der Historiker Otto Seeck in seinem übrigens seriösen Buch *Die Geschichte des Untergangs der antiken Welt* (1910) die Schuld am Verfall des römischen Reichs zuschreibt.

56 Unrein ist der römische Katholizismus, weil er zur Zeit des «Völkerchaos» am Ende des römischen Reichs entstanden ist!

57 Vgl. Hildegard CHATELLIER: *Houston Stewart Chamberlain ou le vernis raciste du discours religieux dans* Les fondements du XIXe siècle. In: *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 32, 2 (2000), S. 189-204.

58 Vgl. Wilfried DAIM: *Der Mann, der Hitler die Ideen gab.* Die sektiererischen Grundlagen des Nationalsozialismus. Köln/Wien 21985. In seinem Beitrag *Jörg Lanz von Liebenfels* relativiert Ekkerhard Hieronymus dessen Einfluss auf Hitler (in: *Handbuch zur «völkischen» Bewegung 1871-1918*. München e.a. 1996, S. 131-146).

Die ästhetische Revolution

Nicht nur bei Langbehn ist uns schon die Idee begegnet, dass eine ästhetische Moderne den Ausweg aus der Kulturkrise bieten könnte. Es wiederholt sich nun eine bekannte Konstellation: Wie zur Zeit der Romantik wird «die ästhetische Vernunft» der rein instrumentellen Vernunft der Moderne als Heilmittel entgegengesetzt.[59] Ästhetik wird zum Ort der Symptomatologie der Kulturkrise und zum Organon ihrer Lösung aufgewertet. Kunst soll nicht nur sich selbst kurieren, sie soll die Sprache, den Menschen, die Kultur, die Nation erneuern. Die «künstlerische Revolution» hat auch «den Ehrgeiz, eine höhere Lebensform zu erschließen».[60] Troeltsch betont auch die religiöse Funktion, die somit der Kunst zugewiesen wird: «Von da aus versteht sich die moderne Neigung durch Kunst, Metaphysik der Kunst und künstlerisch gefärbtes Ethos der entseelten Welt einen tieferen Gehalt wieder zu geben und ihre übersinnlichen Gründe wieder zu erfassen, wobei aber freilich der Kunst zugemutet wird, was im Grunde nur wirkliche Religion vermöchte.»[61] Die ästhetische Utopie ist dazu berufen, den Bedarf an totalisierender und orientierender Weltanschauung zu decken.

Sowohl Dichter wie Hugo von Hoffmansthal als auch Soziologen wie Georg Simmel hoffen so auf «das Versöhnungs- und Rettungspotential der Kunst».[62] Stefan Breuer hat anhand des George-Kreises diese antimoderne, zivilisationsskeptische Einstellung, die von der Kunst die Rettung erwartet, unter dem Namen «ästhetischer Fundamentalismus» geschildert.[63] Die Mitglieder des George-Kreises beanspruchen, ein «geheimes Deutschland» zu bilden, von dem die ethisch-ästhetische und nationale Wiedergeburt ausgehen soll. Vom Dichter, der wie zur Zeit der Romantik zum «Priester vom Geiste» ernannt wird, erwartet man die Formung von Mensch und Volk, die Ver-

59 Max Weber nennt drei Gruppen von Wertsphären, die zusammen den Komplex moderner Rationalität bilden und sich im Prozess der Moderne ausdifferenzieren und autonom entwickeln: neben dem Komplex der kognitiven Rationalität von (Natur)wissenschaft und Technik, den Komplex der evaluativen Rationalität von Recht und Ethik und drittens die ästhetisch-expressive Rationalität. Das Überwiegen der Zweckrationalität kann durch Hervorhebung der anderen Sphären bekämpft oder ausgeglichen werden, zum Beispiel durch Kulturkonservatismus oder durch den Rekurs auf Religion oder Ästhetik.

60 E. TROELTSCH (wie Anm. 5), S. 644.

61 Ebd.

62 G. BOLLENBECK (WIE Anm. 2), S. 207.

63 Siehe Stefan BREUER: *Ästhetischer Fundamentalismus,* Darmstadt 1996. Breuer faßt den «Fundamentalismus» im Sinne Parsons' als «Aufstand gegen die rationalistische Tendenz in der westlichen Welt insgesamt und zugleich gegen ihre tiefsten institutionalisierten Grundlagen», also als Antimodernismus auf, S. 2.